

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE CORBEIL
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

10^e Année — 1904

1^{re} LIVRAISON



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS,

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—
1904

RELATION
DU
SIÈGE DE CORBEIL

EN 1590

INTRODUCTION

La ville de Corbeil, située au confluent de la Seine et de l'Essonne, à trente kilomètres en amont de Paris par terre et quarante, par la voie fluviale, se trouvait autrefois sur les limites des trois anciennes provinces de Brie, Hurepoix et Gâtinais. La Seine la divise en deux parties à peu près égales, reliées de toute antiquité par un pont, construit d'abord en bois et qui, depuis plusieurs siècles, est tout en pierre. La rive droite tout entière dépendait de la Brie ; sur la rive gauche, la partie nord appartenait au Hurepoix, tandis que le sud faisait partie du Gâtinais. La ville proprement dite, enceinte de murailles dont quelques parties subsistent encore, était sur la rive gauche, alors que la rive droite n'était occupée que par les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Léonard.

Les murs d'enceinte de la ville partaient de la Seine en amont et, décrivant presque un demi-cercle, venaient y aboutir de nouveau en aval, ce qui a donné lieu de comparer Corbeil à un arc dont le fleuve eût figuré la corde.

Au moment de nous occuper du siège de Corbeil, qui eut lieu à la fin du *xvi^e* siècle, nous croyons utile de citer une courte description de cette ville, écrite à cette même époque par Pigafetta, di-



A. F. Hummel del. et sculp. — Le vieil Chasteau et partie du pont de Corbeil veu du costé de Sainemont. — avec privil. du Roy.

plomate italien, aussi érudit qu'autorisé, qui assista de sa personne à une partie de ce siège de 1590, dont le Jésuite Dondini nous retracera les détails et les sanglantes horreurs.

« La situation de Corbeil est remarquable ; cette ville, assise sur la rive gauche de la Seine, est entourée de bonnes murailles qui lui donnent la forme d'un triangle dont, au levant, la Seine fait l'un des côtés. Au midi elle est défendue seulement par la muraille et ses fossés. Au couchant, la rivière d'Étampes, défense naturelle, forme le troisième côté et se joint ensuite à la Seine, en faisant avec ce fleuve un angle tourné vers le Nord. On peut dire, en quelque sorte, que cette ville ressemble à une île, les deux rivières se communiquant encore par le fossé du Midi.

« Sur la rive droite sont des coteaux couverts de vignes, et entre ceux-ci et le fleuve s'étend le faubourg où logeait le duc de Parme avec une partie de son armée (1). Un pont réunit les deux rives de la Seine et fait communiquer le faubourg avec la ville. A la tête de ce pont, du côté du faubourg, s'élève le château, un peu au-dessous duquel se trouve, sur le pont même, une antique tour ronde, en pierres, aussi grosse que forte, et à moitié remplie de terre. On l'appelle la Tour de César (2). Elle était défendue par une quarantaine de soldats et, bien que le château fût déjà en notre pouvoir, elle tenait encore, parce que l'ennemi avait coupé le pont (3) ».

Le Corbeil d'aujourd'hui ressemble bien peu à celui dont Pigafetta vient de nous donner la description fidèle ; la situation est toujours la même, aussi pittoresque qu'autrefois, mais grâce à la disparition de son enceinte et au calme relatif des derniers siècles, aidée aussi par les nombreuses industries qui sont venues s'y établir, cette jolie petite ville a pu prendre son essor et acquérir un assez grand développement

Solidaire des grands événements parisiens, elle a ressenti bien des chocs et subi bien des sièges ; celui de 1590, œuvre de la Ligue, fut certainement l'événement le plus grave et le plus sanglant auquel la pauvre cité ait assisté depuis qu'elle existe.

(1) Le duc de Parme s'était logé dans la maison du Tremblay, au faubourg Saint-Jacques ; il occupait en outre le château du Val-Coquatix, à Saint-Germain-le-vieux-Corbeil, qu'il incendia au moment de le quitter (Doc. inéd. provenant d'archives privées).

(2) DE LA BARRE, dans ses *Antiquitez de la ville, comté et châtellenie de Corbeil* (Paris, 1647), donne à cette tour le nom de « tour du Hourdy ».

(3) *Relazione dell' assedio di Parigi col disegno di quella città e de luoghi circonvicini*, di Filippo Pigafetta. Rome, 1591. Trad. de A. Dufour. Paris, 1875, p. 102.

On sait ce que fut la Ligue ou *Sainte-Union*, et comment ses chefs voulaient utiliser cette faction au profit de leur ambition personnelle. Les Guise en étaient l'âme, mais après leur fin tragique à Blois, en 1588, le duc de Mayenne, leur frère, en prit la direction, avec l'appui de Philippe II, roi d'Espagne, qui avait pour sa fille des prétentions sur la couronne de France.

Après la mort d'Henri III, assassiné à Saint-Cloud en 1589 par Jacques Clément, Henri de Bourbon, qui fut plus tard Henri IV, et qui n'était alors que roi de Navarre, se trouva l'héritier du trône, mais comme il appartenait à la religion réformée, la Ligue refusa de le reconnaître et proclama roi de France, à sa place, sous le nom de Charles X, le cardinal Charles de Bourbon, son oncle. Ce prince était alors enfermé, depuis 1589, dans le château de Fontenay-le-Comte, en Vendée, où il mourut le 8 mai 1590, pendant le siège de Paris. Il ne fut donc roi que nominalement, mais néanmoins la justice était rendue en son nom et la monnaie frappée à son effigie, ce qui se continua longtemps, même après sa mort, car on a des monnaies de lui jusqu'à la date de 1597.

Le jeune roi de Navarre, qui tenait à ses droits, rassembla ses partisans et forma une armée, à l'aide de laquelle il battit le duc de Mayenne, à Arques d'abord, le 21 septembre 1589, puis à Ivry, le 14 mars 1590. Cette dernière victoire lui ouvrit le chemin de la capitale, devant laquelle il vint mettre le siège le 25 avril suivant. Mais son armée n'était pas assez puissante pour prendre Paris par un coup de force ; d'ailleurs la ville était fortifiée et bien défendue ; il résolut donc de s'en emparer par la famine, en interceptant les vivres qui arrivaient, pour la plus grande partie, par la Seine et la Marne.

Le Béarnais, comme on l'appelait alors, s'était déjà assuré, dans ce but, de la ville de Corbeil, qui commandait le cours de la Seine eu amont de Paris. Il y vint le 4 avril 1590 (1) et se logea à la commanderie de Saint-Jehan-en-l'Isle, où le prévôt Eustache Gilbert, accompagné des échevins et des notables, alla lui présenter les clefs de la ville en implorant sa protection. De la Barre, l'historien de Corbeil et prévôt de cette ville de 1607 à 1624, raconte ainsi cette entrevue :

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur cette date, mais on doit la fixer définitivement au 4 avril. Il existe, en effet, dans les archives de la ville de Corbeil, une charte signée Henry (Henri IV) et datée du *camp de Corbeil, le 4^e jour d'avril 1590*.

« Le Roy les recout de bon visage et leur donna de bonnes paroles, avec espérance d'estre traittez favorablement ; il leur comanda d'aller promptement faire restablir les ponts et chaussées des adventes de la ville, afin que son armée et l'attirail de ses canons et bagage y peussent passer seurement, ce qui fut accompli en toute diligence, et en peu d'heures le tout fut mis en ordre ; et le clergé avec la croix et bannière, suivis des Officiers, Eschevins, avec plusieurs habitans, furent recevoir le Roy à l'entrée de la ville, où il les asseura derechef de sa bonne volonté à la conservation de leur Religion, de leurs personnes et biens et tournant la tête vers Gilbert, il lui dit : *Servez moy aussi bien que vous avez fait la Ligue et je vous en récompenseray mieux qu'ils n'ont pas fait* » (1).

Maître de Corbeil et du cours supérieur de la Seine, le Roi en partit pour aller prendre Lagny et tenir de ce côté le cours de la Marne. En quittant Corbeil, Henri y avait laissé une garnison commandée par le capitaine Rigaut, homme de cœur et d'énergie qui lui était dévoué et qui lui avait promis de défendre la ville de tout son pouvoir et de mourir plutôt que de se rendre.

Nous passons sur les événements du siège de Paris qui dura du 25 avril au 30 août et dont les horreurs furent alors comparées à celles du siège de Jérusalem par les Romains ; il y eut peu de faits de guerre, mais en revanche la famine y fut épouvantable et une partie de la population y mourut de faim (2).

La ville était à toute extrémité et ne pouvait tarder à ouvrir ses portes, lorsque l'armée de secours envoyée par Philippe II et commandée par Alexandre Farnèse, duc de Parme (3), à laquelle le duc de Mayenne, à la tête de ses troupes, était allé se joindre à Meaux, vint forcer Henri IV à lever le siège de Paris et à s'éloigner de cette ville.

(1) *Antiquitez de Corbeil*, p. 257.

(2) Cf. *Relation du siège de Paris*, par Pigafetta. Trad. de A. Dufour. Cf. aussi : *Discours brief et véritable des choses plus notables arrivées au siège mémorable de la renommée ville de Paris.....*, par Pierre Corneio, ligueur. Paris, 1590.

(3) Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, était fils d'Octave Farnèse, duc de Parme, et de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Dévoué à Philippe II, il fit rentrer dans le devoir les Pays-Bas révoltés contre ce prince, et ne parut jamais dans son duché de Parme. Le roi d'Espagne l'envoya en France pour soutenir la Ligue ; après de grands succès, il fut blessé devant Caudebec, en mai 1592, et alla mourir à Arras, le 2 décembre de la même année. Suivant sa volonté, son corps, revêtu d'un costume de capucin, fut transporté en grande pompe à Parme et inhumé chez les capucins de cette ville.

La capitale une fois délivrée, il fallut songer à la ravitailler : des convois de vivres vinrent de Chartres, de Droux et d'ailleurs, mais cela ne suffisait pas aux immenses et pressants besoins de la pauvre ville affamée ; le duc de Parme songea donc à rouvrir le cours de la Marne et de la Seine en reprenant Lagny et Corbeil, ces deux clefs naturelles des vivres des Parisiens. Il prit d'abord Lagny, le 7 septembre 1590, et vint ensuite mettre le siège devant Corbeil le 22 septembre suivant.

Il croyait emporter cette ville sans effort, comme il avait fait de Lagny, mais, à son grand dépit, il n'en fut pas ainsi, et Corbeil, bien commandé, se défendit si vaillamment contre les troupes wallonnes, italiennes et espagnoles qui l'attaquaient de toutes parts, que sa résistance dura près d'un mois, du 22 septembre au 16 octobre suivant ; et il est permis de croire, que si les défenseurs de Corbeil avaient eu de l'artillerie à leur disposition, ne fût-ce que quelques pièces, le duc de Parme aurait été contraint d'abandonner le siège et de se retirer.

L'Estoile, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de France* (1), met dans la bouche du commandant espagnol les paroles ci-dessous qui montrent bien toute la colère qu'il ressentait de rencontrer une résistance aussi acharnée et à laquelle il était loin de s'attendre.

« Si le duc de Parme, dit l'Estoile, n'eût pas manqué des munitions que la Ligue lui avoit promises, cette ville (2) eût été bientôt à lui, quoiqu'il y eût dedans le capitaine Rigaut ; aussi le duc dit à Rolland (3) qui étoit retourné vers lui pour s'en excuser : « Si vous estiez à moy aussy bien que vous êtes à M. de Mayenne, devant qu'il fut une demy heure vous seriez pendu, pour vous apprendre à me faire perdre ma réputation devant une bicoque ».

Il faut encore lire, dans la *Satyre Ménippée*, toutes les plaisanteries qui y sont décochées contre le duc de Parme au sujet du siège de Corbeil et de la peine qu'il eut à s'en emparer.

Tous les grands hommes ont eu leur panégyriste, le duc de Parme ne pouvait donc manquer d'avoir le sien ; celui qui s'est chargé de relater les hauts faits du grand guerrier que l'on consi-

(1) Tome II, pp. 26 et 27 (édition de Cologne [Bruxelles], 2 vol. in-12 ; 1719).

(2) Corbeil.

(3) Roland de Neufbourg, seigneur de Sarcelles, officier de confiance et intendant du duc de Mayenne.

dère généralement comme le plus fameux capitaine du xvi^e siècle, est un jésuite de Bologne, nommé Guillaume Dondini. Cet auteur a écrit en latin un gros livre en l'honneur du duc de Parme, et il y célèbre avec enthousiasme les vertus et les grandes actions de son héros.

Ce livre, assez rare, est orné de curieuses gravures dont une, très intéressante pour le sujet qui nous occupe, représente l'assaut donné à Corbeil dans la journée du 16 octobre 1590.

C'est de cet ouvrage que nous avons extrait et traduit la partie relative au siège de Corbeil ; ce fragment, coupé en plein récit, exigeait une sorte de présentation préliminaire, d'où cette introduction, destinée à éclairer le récit qu'on va lire.

Le temps nous a manqué pour faire quelques recherches au sujet de Dondini ; nous savons fort peu de choses avec ce que nous apprend le titre de son livre, c'est-à-dire son nom, sa qualité, son pays. Il naquit à Bologne en 1606, entra dans l'ordre des jésuites en 1627 et mourut en 1678. Tiraboschi parle de lui dans sa *Storia della letteratura italiana* (tome VIII), et le catalogue détaillé de ses œuvres se trouve dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, des PP. de Backer et Sommervogel, au mot *Dondini*. Il existe, à notre connaissance, trois éditions différentes de son ouvrage : l'une, sans nom de lieu ni date, a été imprimée à Nuremberg, en 1675 (1) ; le frontispice, qui porte le nom du graveur *Sartorius*, est de la même date, et les autorisations sont de 1671. Cette édition est de format petit in-4^o, 20 centimètres de hauteur ; elle est décorée de cinq grandes planches repliées et d'un frontispice. Elle a 537 pages, plus 38 pages pour l'index et 4 pages pour la dédicace et les autorisations. En voici le titre exact, qui est le même pour les deux autres éditions : *Gulielmi Dondini Bononiensis e societate Jesu historia de rebus in Gallia gestis ab Alexandro Farnesio Parmæ et Placentiæ duce III supremo Belgii Præfecto*.

Une autre édition, également sans date et sans nom de lieu, ne diffère de la précédente que par son format, qui est petit in-folio, 34 centimètres. Vu la grande dimension du livre, on n'a pas eu besoin de plier les planches. Le frontispice est semblable, mais beaucoup agrandi ; il ne porte ni la date ni le nom du graveur et,

(1) Cette indication de lieu et de date nous est fournie par un lecteur bienveillant qui a écrit à la plume, au bas du titre de l'exemplaire que nous possédons : *Noriberga, 1675*.

de plus, il est retourné, c'est-à-dire que les personnages qui étaient à gauche dans la première édition citée sont à droite dans la seconde et réciproquement. Les autorisations sont également de 1671, mais cette édition porte en plus le privilège du souverain Pontife daté, à Rome, du 4 février 1673 (1). En outre, une mention finale nous apprend le nom de l'imprimeur, avec la date et le lieu de l'impression : *Romæ, typis Nicolai Angeli Tinassii, 1673*.

Une troisième édition, bien postérieure aux deux autres, a été imprimée à Vienne (Autriche), en 1750, pour le libraire Jean Gerard Maus, de Pesth. Son format est petit in-folio, 30 centimètres, et elle est dépourvue des gravures qui ornent les deux autres ; on a également supprimé les diverses autorisations ; cette édition est en tout conforme aux précédentes quant au titre et au texte (2). Ajoutons à cette esquisse bibliographique que nous avons tout lieu de croire que cet ouvrage est inédit en français.

Notre auteur est avant tout admirateur fanatique de son héros, aussi c'est en ennemis qu'il traite les Français, et toujours avec une partialité évidente. Nous aurons occasion, du reste, dans le cours de son récit, de rectifier, par des notes, ce qui nous paraîtrait peu conforme à la vérité de l'histoire, comme aussi de compléter ce qui pourrait avoir besoin de quelques développements.

D'autres auteurs ont raconté ce siège de Corbeil et presque tous se sont étendus avec complaisance sur le récit des massacres, des viols et des excès de tout genre commis par les vainqueurs. De Thou, dans son *Histoire universelle* (3), s'exprime ainsi :

« Après un combat long et opiniâtre, où le capitaine Rigaud fut tué avec ce qu'il y avait de plus braves gens autour de lui, ils emportèrent la place, où ils firent un carnage horrible. Tout fut passé au fil de l'épée et on ne fit presque pas de quartier. Les femmes mêmes et les filles ne furent pas à couvert de la brutalité du soldat, surtout des Espagnols, qui démentirent bien en cette occasion la réputation qu'ils se vantent d'avoir, d'être de toutes les nations la mieux disciplinée ».

Palma Cayet, au cours de sa *Chronologie novenaire* (4), n'est pas

(1) Il se peut aussi que cette édition ait été la première, l'autre étant une réimpression dans laquelle on aurait enlevé l'autorisation papale, inutile d'ailleurs en pays luthérien.

(2) Une note manuscrite, en tête du volume, nous apprend qu'il fut donné comme premier prix d'histoire, en 1754, à un élève du nom de Joseph Stramberger, de Vienne.

(3) Londres, 1734, t. XI, p. 197-198.

(4) Paris, 1608, t. II, p. 386.

moins affirmatif quand il dit : « Les Espagnols emportèrent la place par un assaut et tuèrent tout ce qu'ils trouvèrent dedans ; mais ce fut une chose déplorable de voir la cruauté et les violemens des femmes et des filles que firent les Espagnols. Leurs propres historiens disent : *il y eut là un sac horrible causé plutôt par la cruauté et la grande cupidité des soldats que par la richesse des habitants* (1)... »

L'Estoile donne la même note dans son Journal du règne d'Henry IV, quand il écrit à la date du 16 octobre 1590 : « Le duc de Parme abandonna Corbeil à discrétion à son armée ; les habitans ont esté pillés et saccagés, leurs femmes et filles violées, et peu ont évité leur brutalité et leur violence ».

Enfin Davila (2), qui raconte longuement le siège de Corbeil, dit que « la ville fut livrée au plus violent et au plus horrible pillage ».

Nous avons à dessein cité les extraits de ces divers historiens, afin d'arriver à une plus exacte appréciation des faits en comparant leurs dires avec ceux de Jehan de la Barre, l'historien si autorisé de la ville de Corbeil, dont il fut le prévôt dès 1607. Cet écrivain était le mieux placé pour être sûrement et bien informé ; il a certainement connu des contemporains de ce siège de Corbeil, qu'il raconte avec une bonne foi évidente et d'une manière très circonstanciée ; en outre, il parle sans passion et ses paroles respirent l'impartialité. Aussi ajoutons-nous la plus grande confiance à ses affirmations quand il nous dit : « Si tost que les habitans s'aperçoivent que les Espagnols venoient pour les assiéger, se retirèrent avec leurs femmes et enfans à Villeroy, au Couldray, à Tigery, à Villepesque, Soisi, la Grange à la Prévoste, et autres chasteaux et lieux des environs, où ils espéroient se sauver par la faveur des Maistres de ces Maisons » (3). Plus loin, de la Barre dit encore : « Ils (4) mirent à part les habitans pour leur faire payer rançon et poignardèrent les soldats ou les jettèrent du haut en bas des clochers (5). » Enfin, parlant des excès qui eurent lieu, notre auteur s'exprime ainsi : « Tous ceux qui ont esté dans la ville durant le siège disent qu'il n'y eut point plus de vingt-cinq habitans de tuez. Quelques-uns, pour blasmer les Espagnols et les rendre plus odieux, les ont chargez d'avoir usé de violence et d'excès envers les femmes et

(1) Nous traduisons ce passage, qui est en italien dans le texte de Palma Cayet.

(2) *Storia delle guerre civili di Francia*, édition italienne, Londres, 1807, vol. IV, p. 354.

(3) *Antiquitez de Corbeil*, p. 259.

(4) Les Espagnols.

(5) *Antiquitez de Corbeil*, p. 264.

filles de la ville, ce qu'ils ont écrit par imagination, car il estoit resté peu de femmes en la ville, et le jour de l'assaut, celles qui estoient demeurées s'estoient retirées de bonne heure en la chapelle de l'Hostel-Dieu, et n'en sortirent point que la fureur de la tuerie et du pillage ne fust cessé ; alors elles furent contraintes de payer rançon au Capitaine qui s'estoit emparé de la Maison (1). »

On voit qu'il y a loin de ce récit à celui des autres auteurs qui ne parlent que de femmes et filles violées et de massacre auquel personne n'échappa. Nous pensons, avec de la Barre, que l'élément militaire ne fut pas épargné, mais, comme lui aussi, nous croyons que les rares habitants qui étaient restés dans la ville se sauvèrent, pour la plupart, en payant rançon. Un petit document du temps, que nous avons eu la bonne fortune de découvrir, prouve clairement que le prévôt de Corbeil a dit vrai ; c'est avec plaisir que nous citons le texte de ce document, c'est une sorte d'hommage que nous sommes heureux de rendre à la mémoire et à l'impartiale véracité de l'historien de Corbeil :

Je Charles Lebergier (2), sergent Royal à Corbueil soubz signé confesse devoir et promet paier à M^o Estienne Grégoire, notaire royal audict Corbueil, la somme de vingt cinq escus d'or sol, comme prest à moy fait par ledict Grégoire pour subvenir à paier ma rencon estant pris prisonnier à la prise de ceste ville, laquelle somme de xxv escus sol je promet paier audict Gregoire à sa volonté. Faict ce xxviii^e jour de mars mil cinq cens lxxx^{ix} unze. *Signé* : LEBERGIER (avec paraphe) (3).

Ce petit texte nous montre encore dans quelle misère on était alors ; le pauvre Lebergier, tout sergent royal qu'il était, eut grande peine à s'acquitter de sa dette ; encore s'acquitta-t-il entièrement ? nous l'ignorons ; nous savons seulement, par cinq reçus différents, qui sont inscrits au dos de ce document, que le malheureux débiteur payait son créancier par à comptes, tantôt en argent, tantôt en blé, tantôt en exploits (4) : le dernier de ces reçus est du 2 mars 1594 et à cette époque, le pauvre sergent avait à peine versé les deux tiers de sa dette.

(1) *Antiquitez de Corbeil*, p. 265.

(2) Cette famille Le Bergier était très connue à cette époque. Pendant le xvr^e siècle, il y a eu trois prévôts de ce nom à Corbeil.

(3) Collection A. Dufour, de Corbeil.

(4) Lebergier était sergent royal, c'est-à-dire huissier.

Les résultats de la prise de Corbeil ne furent pas en rapport avec les efforts qu'avait faits le duc de Parme pour s'en emparer, car, trois semaines plus tard, le 11 novembre, Givry qui commandait à Melun pour le Roi, vint nuitamment tenter un assaut qui réussit si bien qu'il s'empara de la ville. Nous laissons la parole à de la Barre pour nous raconter cet événement, son récit pourra ainsi servir d'épilogue à celui de Dondini.

« Le seigneur de Givry, gouverneur de la province, après le deslogement de l'armée de la Ligue, envoya à diverses fois reconnoître en quel estat ils avoient laissé Corbeil. Le capitaine La Ferrière m'a dit (1) qu'il vint un jour reconnoître la brèche du port Saint-Laurens, feignant venir à la ville, et qu'abreuvant son cheval à la Pescherie (2), il vit un lansquenet qui descendoit de la brèche avec un chaudron pour puiser de l'eau en la rivière de Seine. Les seigneurs de Givry, Parabel, Marivault, Treigny, et autres capitaines avec leurs soldats, vinrent le jour Saint-Martin, sur les quatre heures après my-nuit, donner l'escalade, et entrèrent en la ville par le chemin que le lansquenet avoit tracé proche la tour du Donjon, en laquelle il y avoit une trentaine de lansquenets en garde ; ils firent peu de résistance et furent taillez en pièces, et d'une suite tous les capitaines et soldats qui se trouvèrent dans Corbeil furent tuez, sans espargner aucun, pour rendre la pareille de l'exécution que les Espagnols y avoient faite. Il n'y avoit pas beaucoup d'habitans qui fussent retournez en leurs maisons à cause du manquement de vivres, et deffaut de toutes choses en la ville, et si peu qu'il s'y en trouva, ils furent contraints de payer rançon, s'ils ne faisoient apparoir l'avoir payée aux Espagnols » (3).

Nous joignons à ce travail la reproduction de quelques gravures anciennes qui y ont rapport. C'est d'abord la vue de Corbeil, vers 1590, tirée de la *Topographie françoise* de Chastillon. Le dessin a dû en être fait à peu près à l'époque du siège, puisqu'on y voit figurer l'attaque du duc de Parme. Les lettres que l'on remarque sur cette estampe appellent naturellement une légende qui, malheureusement, n'a pas été publiée. Nous donnons, avec la gravure, la restitution de cette légende, faite à l'aide de documents contemporains et telle qu'elle aurait dû être. Nous espérons ainsi faciliter

(1) On voit ici que de la Barre a connu des contemporains du siège.

(2) En face de la ville, de l'autre côté de la Seine.

(3) *Antiquitez de Corbeil*, p. 266.

la compréhension de cette vue de Corbeil, un peu idéale peut-être, comme tous les dessins de cette époque, mais qui n'en est pas moins très intéressante.

La seconde estampe montre le plan de Corbeil et de ses fortifications vers 1640, elle est tirée de l'ouvrage de Nicolas Tassin : *Les plans et profils de toutes les principales villes et lieux considérables de France*, Paris, 1634.

La troisième est la reproduction de la rare et jolie gravure d'Albert Flamen, représentant le vieux château de Corbeil, tel que les Espagnols l'avaient laissé, c'est-à-dire en ruines. Elle fait partie d'un recueil intitulé : *Vue de divers paysages au naturel d'alentour de Paris*, Paris, 1659.

Enfin, la pièce principale et qui complète le mieux cette série iconographique est la reproduction, toujours par l'héliogravure, de la belle planche de Romeyn de Hooghe, représentant l'assaut donné à Corbeil, dans la journée du 16 octobre 1590, avec ses violentes péripéties. Il y a certainement une part de fantaisie dans cette estampe, mais comme elle est très rare et, qu'en outre, elle explique et justifie pleinement la narration de Dondini, nous avons cru bien faire en la joignant à son récit du siège de Corbeil (1).

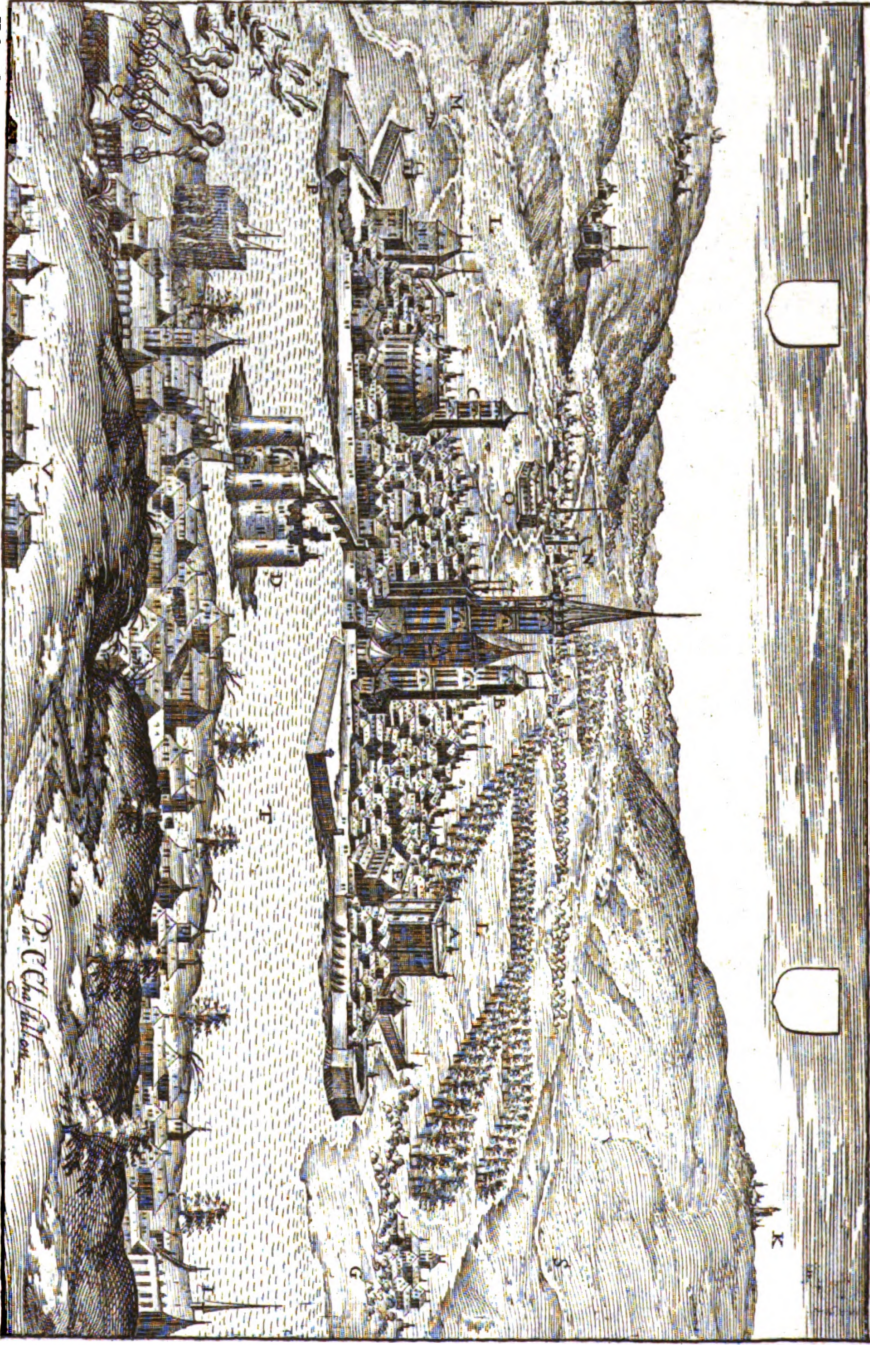
A. DUFOUR,

Conservateur de la Bibliothèque et des Archives
de la ville de Corbeil.

Au cours de l'impression de cette notice, l'on nous a fait remarquer l'utilité qu'il y aurait à y joindre la relation du siège de Corbeil par de la Barre, afin que les lecteurs qui s'intéressent à l'histoire de notre ville puissent comparer les récits du même événement par deux historiens d'opinions opposées, l'un fougueux partisan de la Ligue, l'autre très dévoué au roi légitime, Henry IV. Cette observation nous a paru d'autant plus juste que l'ouvrage de l'historien de Corbeil est d'une grande rareté et que fort peu de personnes le connaissent ou peuvent le consulter. Nous donnerons donc, à la suite de la traduction de Dondini, le récit de la Barre dont nous respecterons le style et l'orthographe, en faisant remarquer que l'on doit accorder plus de créance à l'historien de Corbeil, ancien Prévost de cette ville, qui était mieux que personne à même de raconter les péripéties de ce siège, puisqu'il était sur les lieux mêmes, à une époque très rapprochée de cet événement dont il a connu les témoins oculaires, plutôt qu'à un écrivain étranger qui certainement ne connaissait pas Corbeil et ne craignait pas, pour flatter le général dont il s'était fait le panégyriste, de dénaturer les faits en les racontant avec une partialité par trop évidente.

(1) Les exigences du format ont nécessité la réduction de cette gravure. L'original mesure 26 cent. de hauteur sur 34 de largeur.

LA VILLE DE CORBELL



Hilleg D'Agardier.

De C. de M.

Imp. Ch. Witzmann.

Légende de la vue de Corbeil, par Chastillon, vers 1590.

- A. — Tour dite de Corbulo, dépendant de l'ancien château de Corbeil. Les substructions existent encore et font partie des grands moulins de Corbeil.
(Il ne faut pas confondre ce château qui était dans la ville avec celui qui était de l'autre côté de la Seine et défendait les approches du pont.)
- B. — Église Notre-Dame, démolie en 1823. C'était le plus bel édifice de Corbeil.
- C. — Église Saint-Spire, avec son cloître; la seule qui subsiste aujourd'hui des nombreuses églises que Corbeil possédait autrefois.
- D. — Forteresse défendant l'entrée du pont, du côté de la Brie; on la nommait le vieux Château. Il n'en reste plus que les deux bastions qui font saillie dans la Seine, à droite et à gauche du pont.
- E. — Église Saint-Guenault, démolie en 1885, après avoir servi de prison depuis la révolution.
- G. — Maisons du faubourg Parisis, au delà de la porte du même nom; aujourd'hui, et à tort, l'Apport-Paris.
- H. — Église Saint-Léonard, démolie en 1884. À gauche de cette église se trouve un détachement des troupes du duc de Parme, armées de lances.
- I. — Église Saint-Jacques, détruite aussi, au commencement du XIX^e siècle (1803).
- K. — Tour de Monthéry, qui n'est visible de Corbeil que par un effort d'imagination.
- L. — Prairies entourées d'arbres, emplacement actuel du quartier dit *les Bordes*, du cimetière et de la gare du chemin de fer.
- M. — Rivière d'Etampes, avec la dérivation qui baigne les fossés de la ville, du côté sud.
- N. — Essonnes.
- O. — La Commanderie de Saint-Jean-en-l'Île, fondée par la reine Isburge, femme de Philippe-Auguste. Une partie des bâtiments existe encore, et l'église a été affectée au musée Saint-Jean.
- P. — Fortification avancée du port Saint-Laurent, actuellement quai Bourgoin. Immédiatement au-dessus se voit l'hôtel de ville avec sa tourelle qui, seule, est encore debout aujourd'hui.
- Q. — Canons du duc de Parme battant la muraille du port Saint-Laurent.
- R. — Bateaux armés tirant sur la muraille Saint-Laurent.
- S. — Champs et vignes à l'endroit nommé aujourd'hui *le Désert*.
- T. — La Seine, fleuve.
- V. — Maisons du vieux marché, dit anciennement *le vieux Corbeil*, dépendant de la commune de Saint-Germain.
(À gauche, au-dessus de l'hôtel de ville et à mi-côte, on voit une église sans lettre indicative; c'est le prieuré de Notre-Dame de la Gloire-des-Champs, fondé à Essonnes par Suger. Il n'en reste plus que le souvenir et une Vierge, dans une niche, avec une inscription récente qui indique l'endroit où était autrefois ce monastère.)

RELATION DU SIÈGE DE CORBEIL

PAR LE DUC DE PARME, EN 1590 (1).

Après la levée du siège de Paris, l'armée catholique, commandée par le duc de Parme, voyant les Navarrais débandés en grande partie, se crut sûre de la victoire. Elle contraignit à se rendre Charenton-le-Pont, Saint-Maurice et d'autres places des environs qui, instruites par l'exemple de Lagny (2), ne voulurent pas attendre le choc du duc de Parme. Seule, la forteresse de Corbeil, mieux défendue que les autres villes, par sa situation, ses ouvrages et sa garnison, se refusa à reconnaître son autorité. Des députés de Paris, unissant leurs instances à celles du duc de Mayenne, vinrent supplier Alexandre (3) de s'en emparer et d'ajouter ainsi à la gloire qu'il avait acquise en délivrant Paris.

Farnèse hésitait, empêché qu'il était par le manque des choses indispensables à la guerre ; il avait bien fait venir des munitions de Belgique, mais il en avait consommé la plus grande partie au siège de Lagny.

Il alléguait, d'un autre côté, qu'il y avait peu d'espoir que des campagnes, sur lesquelles vivaient deux grandes armées depuis si

(1) Extrait et traduit de Dondini, édition de Nuremberg, livre II, pages 291 à 314.

Cette traduction est déjà ancienne ; elle fut insérée en 1885, dans le Tome III des mémoires de la Société historique du Gâtinais, mais elle était à peu près inconnue à Corbeil, et c'est sur les instances répétées de plusieurs amis de l'histoire de cette ville, que nous nous sommes décidé, avec l'agrément de la Société du Gâtinais, à en faire une nouvelle édition, revue et corrigée, destinée celle-là à la Société historique de Corbeil-Etampes pour laquelle cette relation offre un intérêt tout spécial.

(2) Lagny, prise d'assaut et saccagée le 7 septembre 1590.

(3) Dondini désigne très souvent son héros par son prénom d'Alexandre, d'autres fois il le nomme Farnèse.

longtemps, pussent encore fournir les nombreux approvisionnements qu'il avait, par excès de prudence, l'habitude de réunir quand il entreprenait un siège, voulant ainsi que le soldat ne trouvât pas, dans l'absence des choses nécessaires à la vie, un prétexte pour se relâcher de la discipline en se livrant aux courses et aux rapines.

Mayenne et les Parisiens levèrent ces objections en promettant de lui fournir tout ce dont il pourrait avoir besoin. En conséquence l'armée de la Ligue se mit en mouvement et vint camper devant Corbeil le 22 septembre 1590.

Aussitôt, Valentin Pardée d'une part et Pierre Cajétan (1) de l'autre attaquent les faubourgs situés au delà de la Seine et s'en emparent. Sur la même rive du fleuve se trouvait une petite citadelle, flanquée de deux forts, avec une tour située au milieu de la Seine (2) ; cette dernière est un ouvrage antique que les habitants font remonter jusqu'à Jules César.

Les défenseurs, dans l'attente d'un siège, avaient fermé l'entrée de ces fortifications, aussi bien aux assaillants qu'à eux-mêmes, par des pierres et des fragments de rochers, mais elles furent vigoureusement canonnées au point du jour par des batteries amenées pendant la nuit et elles durent bientôt être abandonnées par la garnison, qui se retira dans la ville par le pont de pierre, après avoir mis le feu à la citadelle et aux provisions qu'elle renfermait, afin que les Farnésiens n'en pussent pas tirer avantage. Mais ces derniers, arrivant sur-le-champ, éteignirent le feu et s'en emparèrent (3).

Corbeil, forteresse de forme triangulaire, est situé sur une rive de la Seine et est baigné de toutes parts par le fleuve, dont les eaux, tantôt rapides, tantôt stagnantes, alimentent les fossés qui sont remarquables par leur largeur et leur profondeur (4).

Cette ville renfermait une garnison de 2,500 hommes (5), dont 700 cavaliers armés de toutes pièces et conduits par le commandant

(1) Ce Pierre Cajétan était le neveu du légat Cajétan, qui joua un rôle si important pendant le siège de Paris.

(2) La tour du Hourdy (c'est ainsi que la nomme de la Barre) faisait partie des défenses du château qui commandait l'entrée du pont sur la rive droite et dont on voit encore aujourd'hui les bastions faisant saillie dans le lit de la Seine.

(3) L'auteur oublie de dire que les assiégés, en se retirant, avaient laissé quelques hommes dans la grosse tour de cette forteresse, pour la défendre.

(4) Dondini confond ici la Seine et l'Essonne; celle-ci, sans être stagnante, est beaucoup moins rapide que celle-là.

(5) Il y a ici une exagération évidente et voulue.

La Grange, et 1,800 hommes de pied, commandés par Rigaud, homme belliqueux et intrépide qui avait perdu une jambe dans les combats et qui la remplaçait par un membre de bois, infirmité très honorable pour un soldat.

Alexandre, après avoir traversé le fleuve et examiné attentivement la place, ordonna de placer des canons en deux endroits et fit entourer par les régiments Espagnols et Italiens les points qu'il voulait attaquer. Au lever du soleil, six grosses pièces d'artillerie commencèrent à tirer contre la ville et ouvrirent bientôt une petite brèche dans la partie gauche des murs qui leur faisaient face (1). Le régiment de Manrique (2), en ayant reçu l'ordre, se lança intrépidement vers cette ouverture afin de s'en emparer et de s'y établir ; mais un violent incendie que les assiégés allumèrent à l'intérieur, força les Espagnols à se retirer, bien qu'ils combattissent très courageusement. Ils étaient arrêtés non seulement par tous les projectiles venant de la forteresse, mais encore par une grêle de tuiles lancées d'en haut, non sans dommage pour les plus audacieux, et qui ne cessa que lorsqu'ils se furent abrités derrière des retranchements élevés à la hâte.

Farnèse, spectateur de la lutte (3), s'exposait au danger, afin que les soldats, animés par son exemple et sa présence, préférassent perdre la vie plutôt que de renoncer à leur entreprise. Il en vit un qui marchait avec beaucoup de difficulté, blessé qu'il était à la jambe et à la cuisse ; il l'engagea, le combat étant interrompu, à aller faire panser ses plaies, mais ce courageux soldat remercia son général et lui dit que le jour était pour le travail et le combat, et

(1) Les canons étaient placés au-dessus de la Pêcherie, au lieu dit le Griptin, et la brèche fut ouverte dans le mur du rempart Saint-Laurent, plus tard quai de l'Instruction, et aujourd'hui quai Bourgoin, à peu près à la hauteur de la rue de l'Arche. A différentes époques, on a trouvé des boulets dans les jardins qui avoisinent l'ancien quai St-Laurent, et, tout récemment, des travaux de nivellement de ce même quai amenèrent la découverte d'une vingtaine de ces boulets envoyés là, par le duc de Parme, il y a plus de trois siècles, et il est probable qu'il y en a d'autres encore. Ces projectiles étaient de grosseurs différentes ; ils ont été déposés au musée Saint-Jean.

(2) Manrique, nom d'une illustre et ancienne maison d'Espagne, issue des comtes de Castille. Ce régiment, qui se trouvait vraisemblablement retranché dans les terrains de l'ancien fief Marcilly, aujourd'hui la Quarantaine, vint se présenter à la brèche en suivant la grève qui se trouvait au pied des murailles et qui, à cette époque de l'année, se trouvait encore élargie par la baisse des eaux.

(3) Le duc de Parme était, avec le duc de Mayenne, de l'autre côté de la Seine, près des canons (V. *Pigafetta*, trad. A. Dufour, p. 103).

la nuit pour le repos et le soin des blessures ; puis, tout chance-lant, il continua d'apporter des fascines de sarment afin d'aider à terminer le retranchement commencé.

Si les Français qui se trouvaient dans les rangs de la Ligue avaient été animés d'un pareil courage, en peu de jours Corbeil et les for-teresses voisines eussent été prises (1).

Le siège languit presque un mois ; les soldats de Farnèse pas-saient le temps à des travaux de peu d'importance, attendant les secours si largement promis par Mayenne et les Parisiens, secours qui arrivaient si lentement et si parcimonieusement, qu'on aurait cru vraiment que cette guerre n'intéressait ni les Parisiens ni Mayenne, mais seulement le duc de Parme et le roi d'Espagne.

Farnèse manquait de poudre et de barques, bien qu'il payât un prix considérable quand on lui en amenait. Ses canons et ses bou-lets étaient également insuffisants, car sur six bombardes envoyées de Paris, deux étaient défectueuses, soit par accident, soit par fraude, et ne pouvaient servir. Les Parisiens avaient envoyé en grande quantité des boulets de plomb qui ne réussissaient pas à entamer les murailles, parce que ce métal, amolli par la chaleur, s'écrasait contre les pierres des remparts. On résolut donc d'en-voyer à Orléans Nicolas Cesium, avec trois compagnies de cavaliers, pour y acheter des boulets de fer ; il ne put en obtenir que trois cents, le gouverneur alléguant qu'il ne pouvait en distraire une plus grande quantité de son approvisionnement sans compromettre la sûreté de la place qui lui était confiée.

Cette pénurie de munitions fut l'objet d'une mauvaise plaisan-terie de la part d'un officier français, mais elle lui fut rendue avec usure par les Espagnols.

Cet officier, envoyé par Corbeil, était venu dans le camp des Ligueurs comme pour traiter de la reddition de la ville, mais en réalité pour examiner par quelles causes l'attaque des murailles était tant différée et pourquoi les tranchées et les retranchements étaient poussés avec si peu d'activité.

Alexandre, soupçonnant une supercherie, ordonna que cet homme lui fût amené par des soldats de ses propres troupes et fût reconduit de même, afin, qu'entre son aller et son retour, il ne pût communiquer avec personne et fût empêché ainsi de pouvoir

(1) On peut juger par ce passage, qui n'est pas isolé, de l'esprit qui anime l'historien du duc de Parme et du peu de sympathie qu'il ressent pour les Français en général.

amasser la foule des Français de son armée (1). C'était un jeune homme dans la fleur de l'âge, à la parole douce et à l'extérieur distingué ; il fut renvoyé vers les siens avec des propositions honorables et promit de revenir quelques heures plus tard rapporter la réponse. Il revint en effet et annonça au nom de la Grange et de Rigaud, commandants des troupes et de la ville, que ceux-ci avaient résolu d'avertir le roi de Navarre de la situation de Corbeil et que, s'ils n'en recevaient pas de secours avant quinze jours, on arrêterait alors les conditions définitives de la reddition de la place. Ces propositions entendues par le Conseil de guerre, avec rires par les uns, colère par les autres, y causèrent une indignation générale et l'ordre fut donné de renvoyer immédiatement le jeune homme comme un imposteur, ou comme un niais dont on aurait exploité la simplicité pour faire une mauvaise plaisanterie. Mais lui, pour se venger de cette injure, dit en se retirant, « que les forces royales allaient bientôt s'augmenter et qu'elles écraseraient les Ligueurs ; qu'on ne se souciait guère de leurs tranchées, de leurs munitions, de leurs canons et surtout des boulets mous qu'ils envoyaient contre les murs et qui les frappaient sans leur faire de mal. » Farnèse prit alors la parole et dit que le Français, qui avait menti sur tout le reste, avait dit la vérité en parlant du peu de dureté des boulets, mais que l'on n'aurait pas longtemps à s'en plaindre, parce que les Espagnols allaient faire recuire une seconde fois ces mêmes boulets afin de pouvoir les faire goûter au premier jour aux assiégés (2).

Alexandre, étant forcé par le manque de projectiles de fer de changer ses moyens d'attaque, essaya de vaincre sa mauvaise fortune à force d'industrie. Il songea donc à attaquer la ville par un côté où la largeur et la profondeur des eaux la rendaient inaccessible et où les assiégés se croyaient à l'abri de toute surprise. Cet endroit, en effet, n'offrant au pied des murailles qu'une grève très étroite, n'était défendu d'aucun côté par l'artillerie (3) et semblait devoir être d'un facile accès aux assaillants, si ceux-ci pouvaient réussir à trouver un moyen de traverser la grande masse d'eau qui les en séparait. Il imagina alors secrètement un expédient qui devait

(1) La France était livrée aux horreurs de la guerre civile et il y avait des Français dans les deux camps.

(2) De la Barre est absolument muet sur cette peu spirituelle histoire ; elle ne sera pas venue jusqu'à lui ; il est vrai qu'il n'était pas doué de l'excessive clairvoyance de Dondini.

(3) Corbeil n'avait pas de canons : ici encore on voit l'ignorance ou la mauvaise foi de l'historien du duc de Parme.



PRISE

A Corbal. B. Maquis. C. Cap.
 F. Les Italiens se battent
 qui descendent le pont. G.
 H. J. Chateau. L. Machin
 pagnols plantent leur drapeau
 avec de l'artillerie de France.
 Francois se retirent dans
 ville rendue, jettant de
 leur ordonne de se rendre
 la place.

M. P. H. J. M. J.



ORBEL

D. Pont de pierre. E. Cayelan
 1000 Cuirassiers Francois
 riv. H. Alexandre Farnese I. Zuc
 aguez sur la breche. N. Les Es
 sur la muraille. O. Maisons
 P. Hector Cavalli. Q. Quelques
 our de l'Eglise apres la
 sur les passans, Alexandre
 Font passer un soldat dans

El. Cop. 167. Ludovic. 1674.

réussir, à moins que l'ennemi ne vint à élever des barricades de ce côté pour se renfermer complètement, ou que les Français amis n'avertissent, selon l'habitude, les Français ennemis. Il examina donc, dans le plus grand secret, les bateaux de toutes formes qui étaient déjà arrivés au camp et en compara les dimensions et les avantages ; puis il prétexta que le roi de Navarre (ainsi que le bruit en courait), rassemblait des forces de tous côtés pour venir en aide aux assiégés, et que, par conséquent il voulait, lui aussi, par le moyen de beaucoup de bateaux, être à même d'embarquer rapidement des troupes, pour empêcher le passage du Roi et de ses secours, en fermant le fleuve de tous les côtés. L'ennemi lui-même, sans le vouloir, vint aider à la dissimulation de Farnèse : car peu de temps auparavant, deux bateaux, chargés chacun de cinquante soldats et de trois barils de poudre, étaient entrés dans Corbeil au milieu de la nuit, en trompant la vigilance des sentinelles espagnoles (1). Il arriva aussi, dans ce même temps et bien à propos, que la vieille tour du château, placée à l'entrée du fleuve, qui aurait pu nuire aux nouveaux projets de Farnèse et qui avait été plusieurs fois minée en vain, se rendit d'elle-même, l'artillerie des Espagnols ayant fait perdre courage aux soldats qui défendaient ce poste avancé.

Pour mener plus sûrement à bien ses projets, le général fit construire des ponts faciles à lancer, ainsi qu'une machine très ingénieuse que le poids des hommes et des armes devait rendre bien fixe sur l'eau et qui était destinée à venir naviguer sous les parties faibles de la ville, en servant d'abri aux soldats qui jetteraient les ponts. Afin de mieux assurer le secret, l'architecte du camp, Propercio Baroccio, fut chargé de ce travail, parce que l'entrée de ses ateliers était rigoureusement interdite à tout le monde, sauf aux ouvriers, et que l'on ne voulait pas que ceux même qui travaillaient aux différentes parties de ce singulier ouvrage pussent comprendre quelle en était la destination.

Comme on ne pouvait trouver de matériaux convenables dans le voisinage, on enleva, pour s'en servir, les toits et les lucarnes de quelques maisons situées au dehors de la ville, et pour que le résultat ne vint pas tromper l'attente, ce qui n'arrive que trop souvent

(1) Ce serait Pépin, dit Rougemont qui, d'après de la Barre, aurait amené ce secours à Corbeil, non pas par deux bateaux, mais par un seul, dans lequel il y avait une trentaine de soldats ; il partit bien la nuit de Melun, mais c'est au grand jour qu'il serait arrivé à Corbeil, en trompant les assiégeants par une tenue et des paroles italiennes.

dans les entreprises difficiles et exceptionnelles, Alexandre pourvut à tout par sa surveillance et ses minutieuses recherches ; il s'entoura de toutes les précautions possibles, et pour que la construction des ponts pût être exécutée avec précision il pensa à faire mesurer la largeur des eaux qui entouraient la place.

Mais il y avait beaucoup de danger à accomplir cette mission, à cause du voisinage des fusiliers de la ville, aussi Farnèse eut l'idée de la confier, non à des ouvriers, mais à des soldats, car il avait beaucoup plus de confiance dans l'expérience et l'énergie de ces derniers. Il désigna donc pour cette dangereuse expédition un nommé Nieto, instructeur de la légion espagnole, qui partit, à la tombée de la nuit, avec un de ses compagnons.

Ayant traversé le fleuve (1) à un gué, Nieto, à l'aide d'une corde tendue, mesura la largeur de l'eau, à partir de la ville, aidé par son compagnon qui était resté du côté du camp, mais, pendant cette opération, il fut aperçu par les sentinelles qui lui ordonnèrent de dire ce qu'il faisait là ; il ne répondit pas et, ayant fait retirer la corde par son camarade pour la reporter au camp, il se hâta de courir vers le gué pour le repasser, mais en fuyant, il fut assailli par une grêle de balles dont plusieurs lui traversèrent la jambe et un pied ; les soldats l'avaient visé ainsi afin de pouvoir le prendre vivant ; il tomba donc sur la grève et les ennemis, accourant vers lui, le relevèrent et le transportèrent dans la ville. Là, le commandant français le fit mener dans sa propre maison pour le faire soigner, il le traita comme son hôte avec les plus grands égards. Il savait bien que cette bonté pourrait lui être profitable dans la suite et qu'il avait intérêt à laisser la vie et la liberté à un prisonnier qui pouvait devenir bientôt libre et victorieux.

Après avoir examiné la largeur des eaux, il restait encore à en connaître la profondeur et à s'assurer s'il n'y avait pas, près des murs de la forteresse, quelques pilotis cachés sous l'eau ou des pieux aigus enfoncés là dans le but d'empêcher l'approche des bateaux et des machines de guerre.

Deux soldats espagnols et deux italiens, choisis parmi les plus audacieux, furent désignés pour cette entreprise.

(1) L'auteur confond toujours la Seine et l'Esnonne, car c'est sur cette dernière que le duc de Parme avait projeté d'établir ses ponts, comme il le fit, ainsi qu'on le verra plus loin. L'endroit qu'il avait choisi était à peu de chose près celui où se trouvent les grands moulins de Corbeil, c'est-à-dire tout près de l'embouchure de l'Esnonne dans la Seine.

Ils partirent vers le milieu de la nuit, mais comme ils approchaient de la ville, quoique nageant sans bruit, ils ne purent tromper l'attention des sentinelles qui les aperçurent et leur firent essuyer une violente décharge de mousqueterie ; deux furent tués et entraînés par les eaux ; les deux autres, bien que blessés, évitèrent la mort d'une manière différente : l'espagnol, qui nageait le plus près des murs, trahi par les rayons de la lune qu'un nuage démasqua tout à coup, fut aperçu et sommé de se rendre ; de plus, on lui ordonna de monter immédiatement sur la muraille à l'aide d'une corde qu'on lui tendit d'en haut, le menaçant d'une mort certaine s'il n'obéissait pas ; le malheureux, vaincu par la fatalité, préféra sauver sa vie, et, prisonnier volontaire quoique bien à regret, il fut hissé dans l'intérieur de la ville à l'aide de la corde qui lui était offerte (1).

L'autre, qui se trouvait plus éloigné et qui nageait vigoureusement, malgré ses blessures et la fatigue, aborda enfin à la rive et fut bientôt heureusement rendu au camp.

Le général, aussitôt averti, apprit de lui que les eaux étaient libres sous les murs de Corbeil et qu'aucun obstacle n'en défendait l'approche. Ce brave soldat mourut peu de temps après, ses plaies s'étant envenimées faute d'avoir été soignées à temps ; c'était un soldat du régiment de Capisucchi, natif de Senogallia (2), province d'Ancône et nommé Hector Caballo (3).

Dieu, dans sa justice, aura récompensé de la palme céleste le dévouement sublime de ce héros de la Foi catholique, et l'immortelle renommée conservera partout son souvenir, personnifiant en lui la mémoire de ses compagnons dont le nom ne nous est pas parvenu.

Alexandre, fort des renseignements obtenus, régla dans cette même nuit les différentes positions de ses généraux, afin de prendre Corbeil le jour suivant.

Il agissait ainsi rapidement, soit parce qu'il craignait que les assiégés fussent renseignés par leurs prisonniers, ou, qu'ayant peut-être découvert ses desseins, ils ne trouvassent des moyens de

(1) Dondini ne donne pas le nom de cet Espagnol, tandis que de la Barre le cite sous le nom de Lopez de Sarmiento, en lui donnant le titre de capitaine (*Antiquitez de Corbeil*, p. 262).

(2) Aujourd'hui Sinigaglia.

(3) De la Barre donne à ce soldat le nom d'Enzèbe de Senogallia (*Antiquitez de Corbeil*, p. 262).

prévenir son attaque, soit qu'il voulût, selon son habitude, que l'exécution suivit de près la conception de son projet.

Déjà les Espagnols, les Wallons et les Italiens, sous la direction du commandant Idiaquesio, avaient poussé les tranchées jusqu'au fossé de la ville ; de plus, Zunniga, avec les Espagnols, avait construit en un lieu élevé une redoute de terre fortement armée d'artillerie, afin de pouvoir faire pleuvoir force obus et boulets sur les retranchements de l'ennemi et l'empêcher ainsi de rester abrité derrière les remparts.

Deux maisons voisines de la ville (1) avaient été fortifiées ; sur l'une d'elles on avait élevé un ouvrage en bois garni de deux canons de bronze chargés à mitraille, suprême expression de cet art horrible destiné à déchirer cruellement les hommes (2) : cent fusiliers, tous hommes choisis, se tenaient cachés dans l'autre ; dans toutes deux, la perte certaine des défenseurs des murailles était préparée pour le moment où la funeste machine arriverait et jetterait les ponts.

Il n'est pas inutile de décrire brièvement la forme de cette machine, imaginée par Alexandre et construite par Baroccio, puisque ce fut elle qui donna aux Ligeurs la confiance d'abord et ensuite la victoire.

L'ensemble en était assez semblable à ce genre de machines dont se servaient les anciens et qu'ils appelaient *vignes* (3). Elle était composée de fortes poutres de bon bois, reliées ensemble, et avait la forme d'une petite maison à murs carrés, aux toits inclinés et recouverts de terre molle et de gazon enlevé dans les prés avec sa couche de terre, ce qui les mettait à l'abri du feu et des projectiles ; les murs, de bois, étaient percés, sur le devant et sur les côtés, de trous rapprochés et d'ouvertures étroites, aussi bien pour éclairer l'intérieur que pour permettre aux quatre-vingts combattants armés, qui s'y trouvaient cachés, comme les Grecs dans le cheval de Troie, de pouvoir lancer sans danger des projectiles de toutes sortes.

(1) Ces maisons étaient situées dans le faubourg qui était au-delà de la porte Paris ; le grand magasin, construit sous le ministère de l'abbé Terray pour la réserve de Paris, incendié en 1892, en indiquerait à peu près l'emplacement.

(2) Dans cette traduction, nous nous sommes attaché à rendre le texte avec la plus scrupuleuse fidélité ; on s'en aperçoit facilement à la naïveté du style et des images qui, comme celle-ci, sentent si bien une époque où l'artillerie était encore dans l'enfance.

(3) La *vigne* des anciens était une sorte de cabane en clayonnage qui servait dans les sièges à établir des communications abritées entre les différents points d'attaque ou les diverses machines de guerre.

Le 16 octobre (1), au lever du jour, seize pièces de canon commencèrent à tonner contre Corbeil ; huit battaient la courtine du mur et l'endroit de la forteresse où devait venir s'arrêter la fameuse machine avec ses deux ponts ; le reste lançait ses boulets en partie sur le pont de pierre (2) et la porte de la ville que les Italiens devaient attaquer, en partie dans d'autres endroits de Corbeil, afin de diviser l'ennemi par des attaques multipliées. Ce feu violent, continué pendant neuf heures, ouvrait une large brèche dans la muraille, en même temps que des deux maisons, qui avaient été fortifiées près des fossés, partait une grêle de boulets, de balles et de mitraille qui ne permettait pas aux défenseurs de la place de s'aventurer impunément sur les murs.

C'est alors que la terrible machine commença à s'avancer, portée d'abord sur des roues ; franchissant ainsi, sur la terre ferme, les cent cinquante pas environ qui la séparent du fleuve, elle glisse légèrement et se trouve placée sur trois bateaux solidement attachés l'un à l'autre par des chaînes. Remplie bientôt d'hommes armés et de munitions, à force de rames elle s'approche des murailles, accompagnée de chaque côté par deux bateaux assemblés portant les ponts. Ces ponts, formés de fortes poutres, étaient garnis de hautes planches de sapin qui les protégeaient de toutes parts ; les rameurs eux-mêmes étaient abrités des projectiles par les planchers des bateaux.

Cet appareil, vu de loin quand il roulait sur la terre, fut pour les assiégés une nouveauté qui d'abord les étonna sans les effrayer, car ce genre de machine de guerre leur était totalement inconnu ; mais quand elle fut entrée dans l'eau, au son des tambours et des trompettes, et que, d'un mouvement rapide, elle s'avança vers cette partie de la forteresse moins défendue par l'art et moins bien gardée aussi, mais la plus inaccessible à cause de la largeur et de la profondeur des eaux, les défenseurs, revenus de leur étonnement et comme réveillés d'un long sommeil, accoururent précipitamment sous la conduite de Rigaud, leur chef, pour défendre l'approche de leurs murs à cette fatale machine qui devait, croyaient-ils, recéler dans ses flancs un épouvantable fléau.

(1) Dondini a écrit : le 17 novembre ; c'est une erreur de copie ou de composition que nous n'avons pas cru devoir laisser subsister ; c'est pourquoi nous l'avons redressée en faisant disparaître la date fautive et en la remplaçant par la date vraie du 16 octobre.

(2) Le grand pont sur la Seine et la porte de Brie à laquelle aboutissait ce pont.

En ce moment, comme par suite d'un accord, les Farnésiens les accablent des coups assurés de mille projectiles lancés contre eux de tous côtés, de la redoute de terre, des maisons fortifiées, des hauteurs et surtout de la machine qui était alors très rapprochée. Cependant, quoiqu'ils fussent exposés aux coups et qu'ils tombassent de toutes parts, les Français résistaient quand même, la terreur d'un péril inconnu leur faisant braver un danger avec lequel ils étaient familiarisés. Ils couvrent donc d'une grêle de balles cette machine qui s'avancait toujours, mais la rapidité de sa course l'ayant fait se rapprocher tellement qu'elle se trouvait à l'abri de leurs coups, ils l'attaquent alors avec des piques, des poutres et des crocs et s'efforcent de la repousser et de la submerger, en même temps qu'ils essayent de l'écraser sous le poids de pierres énormes et de l'incendier avec des bombes, de l'huile bouillante, ou en la couvrant de feux de toutes sortes, produits par l'art et la nature. Mais celle-ci, bravant les feux, les pierres et les projectiles, vomissant la flamme et la mort par toutes ses ouvertures, et sans avoir souffert en quoi que ce soit, touche enfin la muraille où quelques rares défenseurs, affaiblis par des blessures, luttent encore avec peine.

Il fut donc facile de jeter les deux ponts qui, unissant la ville à la rive opposée, offrirent un passage aux troupes Farnésiennes.

L'armée, sous les armes et prête à marcher, était divisée en trois parties : deux légions espagnoles formaient l'avant-garde, derrière se trouvaient les Wallons et les Allemands ; ces deux derniers corps avaient l'ordre de franchir les ponts et de s'introduire dans la ville par la brèche.

Alexandre, réservant à ses compatriotes le poste le plus dangereux, avait ordonné au troisième corps d'armée, composé d'Italiens commandés par Pietro Cajetano et Camillo Capisucchi, de s'emparer du pont de pierre de Corbeil (1), entreprise grosse de périls et de difficultés.

Tous attendaient donc, impatients, le signal de l'attaque, qui fut cependant un peu différée pour attendre le retour de six officiers espagnols, qui avaient été envoyés pour reconnaître l'état de la brèche ; ils accomplirent leur mission, mais non sans perte : trois d'entre eux tombèrent mortellement frappés par les balles enne-

(1) Le grand pont sur la Seine. De la Barre dit cependant que les deux grandes arches de ce pont avaient été rompues par les assiégés (V. *Antiquitez*, p. 260.)

mies et roulèrent dans les fossés qui leur servirent de sépulture. Les trois autres revinrent sains et saufs et annoncèrent que l'assaut était possible. Sur l'ordre de Farnèse, le canon donna alors le signal de l'attaque.

Aussitôt les Espagnols du régiment d'Idiaquesio, après avoir invoqué à genoux la Reine du ciel et le grand saint Jacques, leur divin patron (1), franchissent rapidement un des ponts et s'élancent sur la brèche. Les soldats de Zunniga suivent leurs traces, mais une rupture accidentelle du pont les retarde.

Pendant ce temps, par l'autre pont, que les Belges, habitués à ce genre de machines, avaient mieux disposé, les Wallons, enflammés du désir de combattre, s'avancent et prennent la place du corps de Zunniga, ignorant ou feignant d'ignorer, peut-être, que ce corps n'était pas encore passé.

Alors arrive Castrillo, l'instructeur de la légion espagnole, qui les adjure de s'arrêter et de ne pas compromettre l'ordre des plans d'attaque établi par Alexandre. Mais le chef des Wallons, inébranlable dans sa résolution et presque en colère, persiste à vouloir s'avancer vers la brèche ; l'Espagnol alors, le voyant sourd à ses prières, l'étreint d'un bras vigoureux et le met dans l'impossibilité de bouger : celui-ci, retenu par la force, fait signe à un des siens de venir le dégager, mais Castrillo, s'en étant aperçu, lui traverse le bras d'un coup de pistolet et le contraint ainsi, par cette grave blessure, à rentrer dans le devoir. Néanmoins les Wallons auraient continué d'avancer s'ils n'eussent été arrêtés aussi bien par les derniers rangs de la première légion espagnole, qui était devant eux, que par les premiers de la seconde légion qui les suivait ; celle-ci, ayant passé le pont enfin rétabli, accourait pour reprendre sa place et venger son droit. Ainsi excités des deux côtés, il était à craindre qu'il en résultât une lutte intestine sous les yeux des assiégés, et que des forces destinées à agir contre les ennemis se tournassent l'une contre l'autre et causassent ainsi les plus grands malheurs.

Mais Zunniga arriva fort à propos pour calmer cette querelle qui menaçait de s'envenimer de plus en plus et, tout en réprimandant et en exhortant ces troupes, il leur montra, d'un côté, le premier corps espagnol qui, conduit par Idiaquesio, était déjà en haut des

(1) Saint Jacques de Compostelle.

murs, prêt à voir le succès couronner ses efforts ; de l'autre côté, il leur fit voir les Italiens commandés par Cajetano et Capisucchi, ayant déjà repoussé les Français du pont de Corbeil après un glorieux combat ; tandis qu'eux-mêmes, arrivés les derniers de tous, se préparaient à souiller leurs mains par une lutte honteuse et fratricide, dans laquelle la victoire devait être plus avilissante encore que la défaite. Il ajouta que le duc de Parme, rigoureux et fidèle gardien des lois militaires, indignement outragées, n'hésiterait pas sans doute à livrer les vainqueurs à la corde et au bourreau. Cela dit, il brandit sa lance et se précipita vers la brèche en criant : « Celui qui veut venir avec moi attaquer et massacrer les Huguenots, je le tiens pour mon compagnon et pour un brave soldat, sans m'inquiéter s'il est Espagnol ou Wallon ».

Ces nobles accents changent subitement la disposition des esprits et Zunniga réussit à tourner leur fureur contre l'ennemi : ils s'élancent donc pêle-mêle, brûlant de faire tomber leur colère sur les hérétiques et de laver dans le sang la honte de leurs discordes.

Quand ces braves soldats eurent rejoint leurs compagnons et uni leur courage à leurs efforts, la fortune commença à pencher du côté des Ligueurs, car au commencement, le courage des assaillants était plutôt récompensé par les dangers et les blessures que par les faveurs de la victoire.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il y avait dans la place sept cents hommes couverts d'armures ; ils appartenaient aux plus illustres familles de France et étaient plus soucieux de la gloire que de leur vie ; placés aux différents points d'attaque, ils opposaient une très vive résistance. Les quinze cents autres défenseurs de la ville (1), tous vieux soldats, étaient enflammés par leur exemple et par celui de Rigaud, leur chef ; ils étaient encore excités par leur haine naturelle contre l'étranger et les factions catholiques, jointe à l'ardeur du combat.

En revanche, il y avait parmi les Ligueurs, non seulement des Espagnols et des Wallons, mais aussi de braves et vaillants Fran-

(1) Dondini parle ici de 700 hommes, qui défendaient Corbeil, puis de 1,500 autres, ce qui ferait un total de 2,200 hommes ; en commençant il nous a cependant narré avec force détails, car ce n'est pas par là qu'il pêche, que la garnison se composait de 2,500 hommes. De la Barre, plus impartial et plus véridique, dit que Rigaud avait amené avec lui dans Corbeil 800 hommes de pied, mais il ne parle pas, et pour cause, des 700 chevaliers, la fine fleur de la noblesse française.

çais, tels que Renault, Saint-Pol (1), et d'autres nobles chefs, qui, mêlés aux Espagnols, combattaient courageusement au milieu d'eux.

Assaillants et assaillis, pressés et serrés, les lances tournées contre les poitrines, les épées contre les visages, égaux en vigueur et en courage, se battaient avec acharnement pour conserver mutuellement leurs positions et, selon le hasard des événements, la lutte était fatale tantôt aux uns, tantôt aux autres.

Innico Carvasalio, officier espagnol, qui s'était avancé sur la brèche et tentait d'en gravir la pente escarpée, fut frappé à la poitrine, heureusement protégée par sa cuirasse, de si violents coups de lance, qu'il fut précipité du haut et roula sur la pente. Ses compagnons s'empressèrent autour de lui et le soutinrent par les bras et les épaules ; mais il se dégagera rapidement de leurs mains et voulut retourner à la brèche, où il ne pouvait arriver que par un chemin découvert et exposé aux coups des assiégés, il parvint en effet au sommet de la muraille, d'où il fut encore repoussé deux ou trois fois ; mais avec une incroyable énergie et l'aide de ses soldats, il persista obstinément à y retourner, comptant sa vie pour rien et estimant que sa mort, au contraire, devait enflammer les courages et augmenter les forces de ses compagnons.

D'un autre côté, Ribera, porte-enseigne espagnol, lui aussi avide de gloire et de combats, ayant confié son drapeau aux soins d'un collègue, comme lui porte-enseigne dans un autre régiment, était monté le premier sur les murs de Corbeil. Alexandre, qui avait coutume de visiter les différentes positions pendant le combat, s'aperçut de l'absence de Ribera et réprimanda son camarade ; celui-ci s'empressa alors de le rappeler à la garde de son étendard ; mais Ribera refusa de quitter un combat dans lequel déjà il avait l'avantage, et d'abandonner un ennemi qui n'était pas complètement vaincu, alléguant que son drapeau ne courait aucun danger, confié qu'il était à l'honneur et au courage d'Alphonse de Tolède, le plus

(1) Dondini a la manie de latiniser tous les noms propres ; il est surtout curieux par les différentes formes qu'il donne au nom de Rigaud, qui est des plus rebelles à la déclinaison. Quant aux deux personnages qu'il cite ici, le premier, qu'il appelle *Roneus*, doit être M. de Roane qui, d'après de la Barre (p. 263), était allé à Pontoise faire une provision de balles qu'il rapporta au camp devant Corbeil ; le second est le fameux Saint-Pol ou Saint-Paul, car on le trouve écrit de deux manières, qui fut nommé maréchal de France en 1593 par Mayenne et qui fut tué par le jeune duc de Guise le 25 avril 1594, devant la grande église Saint-Pierre de Reims.

vaillant de ses compagnons ; il ajouta que s'il n'était pas approuvé du général, il consentait à ce que celui-ci lui choisit un successeur, la gloire du combat et des blessures honorables lui paraissant bien préférable à la dignité de son grade. Dans cette circonstance, Alexandre sut faire la part de l'effervescence de la gloire militaire et du courage du soldat ; il n'usa donc pas de rigueur et ne voulut pas priver de son grade ce vaillant officier, coupable seulement de trop d'intrépidité.

Il pardonnait facilement les fautes dans lesquelles l'exagération du courage révélait de grandes qualités, semblable en cela au fécond soleil qui, par ses excès mêmes, produit d'abondantes moissons.

Pendant ce temps un violent combat se livrait au grand pont de pierre de Corbeil, qui était défendu par 400 gentilshommes couverts d'armures, et nulle part la victoire ne fut plus longtemps incertaine.

Pietro Cajetano et Camillo Capisucchi, commandants du 3^e corps d'armée, avaient entrepris de s'en emparer, mais ils avaient, eux aussi, beaucoup d'efforts à faire et de grands dangers à affronter. En effet, leurs troupes italiennes n'étaient pas seulement arrêtées par les défenseurs du pont et par une grêle continuelle de projectiles, mais elles se trouvaient encore exposées sans défense aux coups qui leur étaient lancés du haut des tours ; à droite et à gauche du pont aucun trait n'était lancé en vain, par la garnison des forts voisins, sur les flancs découverts de leurs régiments, surtout lorsque ceux-ci s'avancèrent en rangs pressés et épais sur l'étroit et long défilé du pont.

Ce double danger, qui pouvait être une cause de défaite, fut conjuré par la prudence des commandants et aussi par leur bonne fortune : Cajetano et Capisucchi donnèrent l'ordre d'avancer en pressant le pas et d'en venir aux mains le plus promptement possible, car ils prévoyaient bien que les soldats des forts cesseraient leur feu meurtrier quand ils verraient les Farnésiens mêlés à leurs compagnons et qu'ils ne pourraient plus tirer indistinctement sans danger pour ces derniers.

Cette prévision se réalisa et, une fois l'attaque engagée, le feu diminua sensiblement. Sans cette heureuse décision de leurs chefs, tous les Italiens, au lieu de signaler leur courage dans la mêlée, eussent été voués à un massacre effroyable, car chaque coup portait.

Cette horrible fusillade cessa enfin tout à fait lorsque les trompes se furent avancées pour attaquer la forteresse et que les assiégés durent alors songer à défendre leurs murailles et renoncer à couvrir le pont de projectiles (1).

Les Italiens se virent donc délivrés des ennemis qui les assaillaient du haut des murs, mais bientôt ils en eurent d'autres à combattre et ils engagèrent résolument le combat à l'arme blanche.

Bien que les Français résistassent obstinément et rendissent courageusement coup pour coup, il était fait tant d'efforts et versé tant de sang des deux côtés que chacun se croyait sûr de la victoire et pensait que le combat ne durerait pas longtemps.

Cette lutte acharnée dura environ deux heures, les deux armées étant résolues à périr plutôt que de reculer et chaque soldat voulant conserver par les armes la place qu'il occupait vivant, ou bien la tenir encore, après sa mort, en l'encombrant de son cadavre.

Les timides, les blessés mêmes ne pouvaient se retirer, pressés qu'ils étaient, devant par l'ennemi, derrière par leurs compagnons ; les plus courageux eux mêmes ne pouvaient avancer que par la mort de leurs adversaires ! C'est pourquoi la victoire était hésitante et semblait vouloir s'arrêter tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La raison en était toute simple : lorsqu'un soldat venait à bout d'un ennemi épuisé et la plupart du temps blessé, ce dernier était aussitôt remplacé par un nouvel adversaire plein de forces qui le renversait à son tour, et ce vainqueur lui-même, fatigué de sa victoire, était souvent obligé de céder la palme à un ennemi nouveau et plus vigoureux. Néanmoins, dans ce combat (2) terrible, les pertes étaient égales et l'issue continuait à être douteuse.

La lutte devint bientôt de plus en plus violente ; aux causes primitives de la guerre, à la soif de la gloire, à la haine des partis, s'ajoutaient encore la colère et la douleur qui, excitées par les coups et les blessures, poussaient les hommes à se jeter au fort de la mêlée.

Mais quand on eut vu flotter dans la ville les enseignes victorieuses des Espagnols et des Wallons, la confiance fit défaut aux

(1) Ce fait prouve bien que la ville ne comptait pas autant de défenseurs que Dondini veut bien le dire et qu'il a exagéré ce nombre à plaisir afin de donner plus d'éclat et d'importance à la victoire de son héros.

(2) C'est le moment de ce combat que le dessinateur a choisi pour représenter l'assaut de Corbeil, dans la gravure dont nous donnons plus loin la reproduction.

Français autant qu'elle augmenta chez les Italiens. Ceux-ci, poussant un grand cri, se ruent sur leurs ennemis, croyant déjà les voir hors de combat. Mais autant l'espoir de la victoire les excite, autant la certitude de leur perte pousse les Français à combattre jusqu'au bout avec le courage du désespoir, certains qu'ils sont d'être bientôt pris entre deux feux (1).

Alors Cajétano, frémissant de colère et de honte, se met à reprocher à ses soldats, comme un crime, une victoire aussi lente, comme si le courage d'adversaires tant obstinés eût été une lâcheté de leur part.

Est-ce ainsi, leur criait-il, que vous, les conquérants de la Belgique et les libérateurs de la France, vous hésitez pour la prise d'un seul pont ? Comment une poignée d'hommes accablés de fatigues, affaiblis par les blessures, peut-elle vous arrêter si longtemps, vous, victorieux dans tant de combats ? Être vaincus est un opprobre pour d'autres, mais pour vous, soldats d'Alexandre, c'est une honte de vaincre si lentement ! Puis il leur rappelle leur récent triomphe à Lagny et les victoires plus anciennes de Maestricht et d'Anvers, ajoutant qu'ils avaient pris ces villes, qu'ils en avaient vaincu les défenseurs, et que le souvenir de ces gloires rendait plus grande encore la honte qu'ils devaient éprouver à mettre tant de temps pour prendre un seul fort.

Ces paroles enflamment leur courage et, quoique inférieurs en nombre, la colère décuplant leurs forces, ils fondent impétueusement sur les Français et les repoussent. Le désespoir de ces derniers rend alors leur défaite plus prompte, car, oublieux de leur propre salut, ils se précipitent sur le fer de leurs ennemis, plus prodigues de leur sang qu'avidés de celui des autres, et alors que c'en était déjà fait de la défense de Corbeil, ils combattaient encore non plus pour vaincre, mais pour périr en vendant chèrement leur vie.

Les Italiens pénètrent alors dans la ville sur un pont de cadavres et, rejoignant les Espagnols et les autres troupes qui y étaient déjà entrés, ils se répandent de tous côtés, avides de carnage et de butin, ayant soin néanmoins de se tenir en bandes serrées, car ils

(1) A cette époque, on ne faisait guère de quartier et le plus souvent la garnison vaincue était passée au fil de l'épée, ainsi que cela avait eu lieu, quelques jours auparavant à la prise de Lagny. On comprend alors avec quelle énergie désespérée devaient combattre des troupes qui, se voyant sur le point d'être vaincues, ne pouvaient plus espérer de salut que dans une lutte suprême et en quelque sorte surhumaine.

se méfiaient de l'audace bien connue des ennemis qui, partout où le lieu et le petit nombre de Farnésiens leur en fournissaient l'occasion, se réunissaient et assaillaient leurs vainqueurs. Cette opiniâtreté fut cause qu'on ne fit point de quartier à tout ce qui portait les armes.

Au premier tumulte causé par l'irruption des Espagnols et des Wallons, le commandant Rigaud était accouru, et comme il s'efforçait de la voix et de l'exemple d'entraîner les siens au combat, il fut frappé d'un coup de lance dans la gorge et de plusieurs balles dans le ventre et dans les bras et succomba ainsi, non sans gloire, mêlant son cadavre à ceux de tant de braves, amis et ennemis, qui étaient étendus là de tous côtés (1).

La Grange, l'autre commandant, n'eut ni le désir ni le courage d'obtenir une pareille gloire : moyennant une rançon de dix mille écus d'or qu'il s'engagea à payer, il se rendit à un officier espagnol, dont il trompa la confiance en manquant plus tard à sa parole. Comme habitant de Corbeil, il feignit de se rendre, montrant qu'il était aussi courageux en paroles avant le combat que lâche et fuyard pendant l'attaque. Cet homme, si honteusement méprisé depuis par les légions de Farnèse, sut se soustraire à la mort quand les soldats furieux le cherchaient, non par son courage et son épée, mais par la promesse d'une rançon, et il se sauva à la dérobée, aidé par un porte-enseigne espagnol, auquel Alexandre, vaincu par les prières, pardonna ensuite sa faute.

Les autres chevaliers, au nombre de sept cents, tombèrent tous, frappés par devant, ainsi qu'il convient à la noblesse française, préférant suivre l'exemple de Rigaud plutôt que celui de La Grange.

Les chefs pris ou tués, le reste des soldats et des citoyens cherche son salut dans la fuite, mais les épées et les lances menaçantes des troupes victorieuses, aussi bien que la profondeur des eaux, sont partout un obstacle et la plupart, préférant une chance de salut douteuse à une perte certaine, se précipitent dans l'eau du

(1) Tous les auteurs du temps parlent de Rigaud ; voici comment s'exprime sur son compte l'historien de Thou, le plus autorisé de tous : « C'était un homme de basse naissance qui avait été autrefois greffier, mais qui, dans ces dernières guerres, avait mérité par sa valeur d'être fait mestre de camp d'un de ces régiments de nouvelle création qui étaient alors fort à la mode ». Il est vraiment regrettable que rien à Corbeil, pas même le nom d'une rue, ne rappelle le souvenir de ce vaillant soldat qui a défendu avec tant d'intelligence et d'intrépidité cette ville contre l'étranger et qui a payé de sa vie son dévouement à la cause qu'il défendait.

haut des murs. Les uns furent engloutis dans l'abîme, les autres écrasés par leurs compagnons qui tombaient sur eux ; un petit nombre atteignit la terre et fut mis à mort par les cavaliers de la Ligue qui gardaient les rives ; et si quelques-uns eurent la chance d'échapper à tous ces périls, ils furent massacrés par les paysans des campagnes voisines qui, accablés par les malheurs de la guerre, déchargeaient leur colère sur les soldats isolés qu'ils rencontraient, quels qu'ils fussent, mais de préférence sur ceux qui étaient vaincus et désarmés (1).

Quelques-uns cherchèrent un asile dans les églises et jusque dans les sanctuaires, et Alexandre, aussitôt qu'il fut entré dans Corbeil par la brèche, ordonna, selon la coutume, qu'ils fussent épargnés ; mais il voulut aussi que l'on poursuivit ceux des Français vaincus qui s'étaient réfugiés dans la tour de l'église (2), d'où ils jetaient des pierres sur les vainqueurs et il donna l'ordre de les attaquer aussitôt et de les précipiter du haut du clocher. Ce fut en vain que les Français amis implorèrent la grâce des Français ennemis, Farnèse fut inflexible et maintint cet ordre rigoureux qui fut exécuté. Il gagna néanmoins l'estime des deux partis en laissant les Français eux-mêmes exercer leur charité envers les habitants et en donnant, lui, Farnèse, l'exemple de la fermeté envers l'ennemi ; en effet, sa clémence n'avait pour limites que son devoir, et les chefs qui, par trop de pitié s'écartent de ces règles, font tort à l'intérêt général (3).

(1) Cette journée du 16 octobre 1590 fut réellement terrible pour Corbeil ; l'Estoile, dans son supplément au Journal d'Henri IV, la raconte en peu de lignes, mais elles sont éloquentes : « Le duc de Parme prit enfin Corbeil, après y avoir perdu un grand nombre de ses soldats ; il l'abandonna à la discrétion de son armée ; la ville fut saccagée, les habitants pillés, leurs femmes et filles violées, et bien peu évitèrent leur brutalité et leur violence ». De son côté, Palma Cayet, dans la *Chronologie novenaire*, dit : « Ce fut une chose déplorable de voir la cruauté et les violemens des femmes et des filles que firent les Espagnols ». Leurs propres historiens disent : « Il y eut là un sac horrible, causé plutôt par la cruauté et la grande cupidité des soldats que par la richesse des habitants ». Ces excès donnaient une ample matière aux ennemis pour blâmer les Espagnols qui s'enrichissaient par ce pillage et nombre d'autres scélératesses. Davila et de Thou ne sont pas moins affirmatifs sur les cruautés commises. On a vu, par ce que nous avons dit à ce sujet dans l'introduction, ce qu'il faut penser de ces récits et de quel côté est la vérité.

(2) L'église Notre-Dame, démolie en 1823. C'était la plus belle église de Corbeil.

(3) Notre auteur, comme on le voit, n'est pas tendre, surtout pour les Français, et la fermeté de son héros serait appelée aujourd'hui cruauté, car lorsqu'il permettait aux Français de son armée d'exercer leur charité envers les habitants, ce semblant de clémence est grandement atténué quand on songe que, tout d'abord, les soldats Espagnols, Allemands, Italiens et Flamands, qui formaient la presque totalité de son armée, avaient toute licence,

En châtiant les Français rebelles, il voulait punir plutôt des intentions que des actes et il s'occupait beaucoup moins du mal qu'ils avaient fait que de celui qu'ils avaient voulu faire ; car il aurait pu arriver que ces chefs Français qui, tout à l'heure encore, suppliaient pour leurs compatriotes, que Mayenne et le duc de Parme eux-mêmes, généraux en chef des armées catholiques, fussent atteints et écrasés par les pierres lancées avec tant de méchanceté par ces malheureux, que l'on ne pouvait croire animés de tant d'orgueil dans le malheur et de tant d'audace dans la défaite.

Et après tout, si le désespoir de leur situation leur a inspiré un projet si insensé, pourquoi ne paieraient-ils pas de leur vie un crime que n'auraient dû concevoir que des gens tout à fait perdus et livrés à une mort certaine ? Et certes, la sainteté du lieu ne devait pas protéger ceux qui, vaincus en défendant la ville, avaient encore profané le temple par un combat sacrilège. Alexandre pouvait se montrer miséricordieux pour des ennemis vaincus, quoique courageux, mais il devait être impitoyable pour des méchants et des furieux ; leur sort sera un salutaire exemple, et l'on ne verra plus désormais la témérité vaincue oser encore aspirer à une victoire impossible (1).

Alexandre avait l'intention de détruire les murailles et de raser les forts de Corbeil, ainsi qu'il l'avait fait à Lagny, mais les Français voyaient avec peine la destruction de leurs forteresses par les Espagnols et, sur leurs instances, le duc de Parme fit relever les ruines et réparer les fortifications ; il remit ensuite la ville au pouvoir de Mayenne et des Français, décision funeste aux intérêts de la Ligue, mais nécessaire à Farnèse et aux Espagnols (2). Et, de fait, il était certainement important pour la cause commune que Corbeil fût occupée par une garnison sûre et fidèle de soldats étrangers,

sitôt la place envahie, de se livrer au pillage et de massacrer sans pitié tous ceux qu'ils rencontraient. Ce n'était que quand la rage de la tuerie était lassée par la fatigue et les excès de toutes sortes que cette charité, bien tardive, hélas ! pouvait s'exercer envers les rares habitants qui avaient su et pu trouver une retraite assez cachée et assez sûre pour pouvoir échapper à la furie de ces monstres déchainés.

(1) Dondini sent bien toute la barbarie des actes du duc de Parme, et il a beau entasser sophisme sur sophisme, il ne parvient pas, avec tous ses raisonnements, à justifier les cruautés inutiles de son héros.

(2) Cette décision était en effet impérieusement commandée au duc de Parme par les mauvaises nouvelles qu'il recevait, ainsi qu'on le verra plus loin, des Pays-Bas où les intérêts de son maître, Philippe II, roi d'Espagne, étaient gravement compromis par son absence de ce pays.

d'autant plus que l'expérience avait démontré que les Navarrais s'emparaient sans beaucoup de peine des villes confiées à la garde des Français, ce qui arriva du reste peu de temps après pour Corbeil, au grand déplaisir d'Alexandre, qui en éprouva une profonde indignation, ainsi qu'on put le voir par une lettre de lui, adressée au Roi (1).

Cette décision de rendre Corbeil aux Français de la Ligue fut prise non seulement pour répondre aux méchantes calomnies des Huguenots qui accusaient les Espagnols, venus en alliés, de vouloir, sous prétexte de religion, s'emparer des places fortes de la France, mais aussi pour dissiper les secrets soupçons de la noblesse catholique, et du duc de Mayenne lui-même, qui rapportait toutes ces calomnies au duc de Parme afin qu'il les fit cesser par ses actes ; ces calomnies et ces soupçons effrayaient les deux partis et portaient un grave préjudice à la Ligue ; tant il est vrai qu'il est difficile de guérir un malade qui a autant d'aversion pour les remèdes qui lui seraient salutaires que pour ceux qui lui seraient funestes (2).

La joie du triomphe fut, pour Farnèse, de peu de durée, car il reçut de mauvaises nouvelles de Belgique, où ses adversaires profitaient de son absence pour regagner le terrain perdu. Il ne resta donc que peu de jours à Corbeil après la prise de la ville et, en ayant remis le commandement au duc de Mayenne, il partit avec ses troupes pour les Pays-Bas.

(1) Philippe II.

(2) Corbeil, pris le 16 octobre, ne resta que fort peu de temps au pouvoir de la Ligue ; on a lu dans l'introduction comment cette ville fut enlevée par surprise le 11 novembre suivant et par quelles reprèsailles les Espagnols qui y étaient restés en garnison furent tous passés au fil de l'épée.

... On voit dans l'église de 'St-Germain-lès-Corbeil, une plaque de cuivre de 275^{mm} sur 365^{mm}, sur laquelle est gravée l'inscription suivante qui confirme cette reprise de Corbeil :

ICY GIST FRANÇOIS BASTONNEAU, VIVANT ESCUYER
S^r DE LA BERAUDERIE ET DE BELLEVILLE, CAPPITAINE
DE GEN^s DE PIED SOUBZ LE COMMANDEMENT DE MONSIEUR
DE GIVRY, QUI FUT TUÉ A LESCALADE PAR LES ESPAGNOIZ,
A LA REPRISSE DE CORBEIL SUR ICEUX PAR LED. SEIG^r DE
GIVRY, LE X^e JO^r DE NOVEMBRE M.V^e.III^{xx} X.
PRIEZ DIEU PO^r SO. AMR.

Ce François Bastonneau était le frère de Mlle Miron, dont la maison du Tremblay fut occupée par le duc de Parme, pendant le siège de Corbeil.

LE
SIÈGE DE CORBEIL

EN 1590

Extrait des *Antiquitez de Corbeil*, par Jehan de la BARRE (1).

Le vingt-deuxième septembre les Espagnols vinrent se fourer à Faux-bourgs S^t Jacques et S^t Léonard, et le Prince de Parme se logea en la maison de Mademoiselle Miron, size au Tremblay, et les jours en suivans, ils firent un pont de bateaux sur la rivière de Seine, sur lequel une partie de l'infanterie passa, et fut s'emparer du Faux-bourg et maisons qui environnent Corbeil du costé du Hure-poix et Gastinois. Le 24 du dit mois ils braquèrent quatre canons sous les ormes du Carrefour S^t Léonard, et en battirent le Chasteau qui est sur l'advenuë du pont, qui joint la ville au Faux-bourg. Morsang, capitaine du Chasteau, sçachant que la place n'estoit pas tenable, l'avoit garnie de fagots pour y mettre le feu, quand il seroit contraint de la quitter, ce qu'il fit aussi tost qu'il sentit que le canon, en dix ou douze volées, avoit percé à jour la muraille en divers endroits ; il mit le feu au Chasteau, qui en est demeuré désolé : avant que de se retirer, pour amuser l'ennemy, il jetta une douzaine de soldats dedans la Tour du Hourdy, qui servoit de donjon au Chasteau, et estoit de meilleure estoffe que le reste du bastiment ; il leur avoit donné des vivres et des munitions pour s'y maintenir quelques jours : cependant les Espagnols se saisirent du Chasteau, esteignirent le feu, et s'accommodèrent de ce qui restoit entier. Rigault fut fort fasché du peu de devoir que Morsang avoit fait de deffendre la place, et l'eust tué s'il ne se fust destourné de sa présence. Rigault résolu de se mieux deffendre, fit rompre les deux grandes Arches du pont, terrassa et gabiona le reste qui estoit du costé de la ville, et l'accommoda en sorte, qu'il

(1) Paris, 1647, in-4°. Pp. 259 et suiv.

mit cette advenue en seureté. Le 25^{me} jour, les Espagnols remuèrent leurs canons, et placèrent cinq pièces d'artillerie au lieu dit la Thuilierie de Rigault, proche du Champ-Dieu, et mirent trois coulevrines sur le haut du Greptin, pour battre en ruine les maisons de la ville, et empescher que l'on ne réparast les brèches que les canons d'en bas faisoient en la muraille du port S^t Laurens, et en la Tour quarrée, dite le Donjon, qui flanquoit cette muraille du port S^t Laurens. Le canon ayant tonné toute la journée fit une grande ouverture en la tour du Donjon et abatit vingt-cinq brasses de la muraille du port S^t Laurens ; et sur les six heures du soir les Espagnols vinrent se présenter à l'assaut. Les soldats se couloient le long de la Berge de la rivière de Seine, qui les couvroit, et empeschoit que ceux de la ville ne les vissent venir, qu'ils ne fussent au pied de la brèche ; outre cela, chaque soldat portoit une facine de bois sur l'espaule gauche, tant pour se couvrir des arquebusades, que pour jetter au pied de la brèche, pour servir d'échelle à monter dessus. Ils avoient fait dans la ville un retranchement bien flanqué, qui commandoit si bien sur la brèche, que les ennemis y estans montez, n'osèrent s'y opiniastres, mais se tournèrent vers l'ouverture qui avoit esté faite en la Tour du Donjon, et y fussent facilement entrez sans le feu que l'on y jetta en si bonne quantité qu'il brusla, ou fit retirer ceux qui y estoient entrez ; l'embrasement y fut entretenu jusques à la nuit close, durant laquelle on mit ordre à remparer la brèche, terrasser et remplir la Tour d'immondices et charée. Le prince de Parme ayant veû que ceux qui estoient en la Tour du Hourdy battoient en flanc et à dos, ceux qui alloient à l'assaut de la brèche du port S^t Laurens, mit des pioniers après à travailler à la sappe de cette Tour, et y travaillèrent si vivement, qu'en vingt-quatre heures les soldats apperçurent que le jour paroissoit au travers leurs murailles, ce qui fut cause de se mettre à la discrétion de leurs ennemis, qui leur furent favorables, et renvoyez par eux dedans la ville, porter parole de composition à Rigault, lequel refusa cette semonce, et toutes autres offres qui luy furent faites durant le siège, encores qu'il vist tous les siens enclins à ce faire, estimans avoir satisfait à leur honneur, mais la sévérité de Rigault leur fermoit la bouche, ce qui en aigrit quelques-uns, jusques à faire dessein sur sa vie ; mais la mesme poltronerie qui leur faisoit craindre l'évènement du siège, lia leurs mains, et empescha d'exécuter un si lasche forfait.

Le prince de Parme s'advisa de faire une nouvelle batterie par le costé de la porte S^t Nicolas ; à cet effet il fit eslever une plate-forme au jardin de Maistre Robert, et y fit pointer trois canons ; cela fait il demanda de la poudre, des balles, et autres munitions au duc de Mayenne, et aux Parisiens, pour espargner les siennes, et n'en manquer à son besoin ; l'on n'en peut recouvrir à Paris, où toutes les munitions de guerre avoient esté consommées durant le siège ; il se passa quinze jours avant que l'on en eust recouvert. Cependant il arriva un fascheux accident dedans Corbeil, pour le feu qui se mit aux poudres à canon, que Rigault avoit fait apporter et serrer en la maison du controleur Beaujon, qui en fut toute ruinée ; cela estant sçeu à Melun, Pepin, dit Rougemont, se présenta, et offrit d'aller porter d'autres munitions aux assiegez ; pour ce faire il prit un bateau léger, bien fourny de rames et d'avirons, dedans lequel on mit de la poudre, des balles, et autres munitions, puis il entra dedans le bateau avec une trentaine de soldats, et fit avaler et descendre son bateau durant la nuit, et le soleil estant levé, les ennemis le voyans voguer à l'aise le long du rivage, ils ne s'en esmeurent point, à cause que Rougemont estoit habillé à l'Italienne, l'escharpe rouge au col, monté sur le Tillac, saltant de paroles italiennes ceux qui paroissoient sur terre. Quand il eut passé Saintry, il tira, à force de rames, droit au port des degrez, et par iceluy il entra en la ville. Le capitaine Rigault voyant le peu de renfort qu'on lui envoyoit, soit de soldats, soit des munitions, s'en offença fort, disant que pour un si maigre secours, le Seigneur de Givry voudroit par après s'attribuer tout l'honneur de la salvation de la place.

D'austre costé, le Prince de Parme adverty que par les petites arches, par dessous lesquelles il entre un cours de la rivière d'Estampes, qui fait moudre le Moulin de la boucherie, l'on pourroit entrer en la ville, il envoya reconnoistre le lieu par Lopez de Sarmiento, capitaine espagnol, et par Eusèbe de Senogalia, italien. Sur ces arches il y a une guérite en laquelle d'ordinaire on met un soldat en sentinelle, lequel, par l'obscurité de la nuit, entrevit ceux qui nageoient vers ces arches ; il tira son arquebuse, dont il atteignit l'espagnol à l'espaule, qui en demeura estropié sur le rivage, contre la muraille de la ville ; et Rigault l'envoya quérir et amener en son logis, chez un marchand nommé Boulogne, où il fut pansé et guéry de sa playe.

Le Prince de Parme ayant eu loisir de bien faire reconnoître la place en sa circonférence, sçeut que la maison de la Couronne, size hors et proche de la porte de Paris, regardoit et commandoit sur les rempars de la ville, depuis la porte jusques aux petites arches ; il fit très bien estayer les planchers de cette maison, et sur le plus haut estage, fit monter deux Coulevrines, avec lesquelles, en peu d'heures, tous les parapets de cette enceinte furent ruinez et mis par bas, en sorte que l'on ne pouvoit aller ni venir en tout ce quartier. Pour le commencement, les assiégés ne s'estonnoient point de cela, encores qu'ils vissent huit canons en batterie derrière les hayes des jardins qui sont, en cet endroit, le long de la rivière d'Estampes, qui sert de fossé à la ville, et est si profonde en ce lieu, qu'ils ne pensoient pas que l'ennemy la peust passer pour venir donner l'assaut : ils ne se doutoient pas des bateaux que le prince de Parme avoit fait faire à Essonne ; il y en avoit trois, dont les costez estoient relevez et garnis de bon merrin de juste hauteur et espaisseur, à l'espreuve des arquebuses : ils estoient couverts de planches surchargées de gazons, pour esviter le feu ; chaque bateau estoit remply de cent soldats choisis, qui par les moyens que dessus, ne pouvoient estre offensez de ceux de la ville, qui n'avoient point de canons. Ces bateaux estoient faits par tel artifice que, descendus avec le cours de l'eau, et posez au travers de la rivière, venoient à faire un pont par le moyen du merrin, qui en s'abaissant venoit à faire un plancher, sur lequel les soldats pouvoient passer facilement la rivière et monter sur la brèche. S'il y eust eu du canon, Rigault eust peû enfoncer ces bateaux, mais cela luy manquant, les espagnols peurent facilement parfaire leur entreprise.

Si tost que le sieur de Rosne eut amené au camp les balles que le seigneur d'Alincourt lui avoit livrées à Pontoise, les espagnols commencèrent à faire joüer leurs trois batteries, outre les coulevrines qui, en divers endroits de la montagne, foudroyoient toute la ville avec une extrême violence ès-lieux où on travailloit à se retrancher, ou réparer les brèches. Les canons qui estoient vers le faux-bourg S^t Léonard, mirent par terre toute la muraille du port S^t Laurens, mais il y avoit un fort bon retranchement derrière. Le canon qui estoit au jardin de maitre Robert, après avoir abatu la maison de l'Escole, qui estoit comprise dans le ravelin de la porte S^t Nicolas, et à présent sert de Corps de Garde, ils tournèrent leurs efforts contre le flanc de la tour du Donjon, afin que leur brèche

peust avancer la teste des retranchemens faits au port S^t Laurens, mais on y avoit pourveû ; il ne restoit plus qu'à mettre en déffence la brèche faite vers la porte de Paris, car il y avoit apparence qu'en ce lieu se feroit le plus grand effort : c'est pourquoy Rigault se rangea en ce lieu, où le canon en peu d'heures fit deux grandes brèches l'une proche de l'autre, et ce à l'endroit où les maisons de la ville estoient contiguës aux murailles, et par ainsi très difficiles à réparer et retrancher suffisamment, nonobstant l'empeschement des coulevrines qui estoient sur la maison de la Couronne : elles estoient secondées de quantité de mousquetaires qui tiroient sans intermission le long de la courtine ; de manière que Rigault fut contraint de faire son retranchement plus bas, encore ne peut-il pas le mettre en estat de déffence assez à temps.

C'estoit le seizième octobre, jour funeste à Corbeil, que les espagnols voyans les brèches raisonnables pour venir donner l'assaut, ils s'avancèrent sur les trois brèches cy-dessus descrites ; les deux premières se deffendirent vaillamment, capitaines et soldats faisant leur devoir ; les ennemis eussent esté contraints de se retirer à leur confusion, si, par les bateaux descendus par la rivière d'Estampes, ils ne fussent venus se placer devant la grande brèche de la porte de Paris, sur laquelle aucun des assiégés n'osa paroistre. Les espagnols s'emparèrent facilement de cette brèche, et d'une mesme impétuosité, forcèrent la barricade qui estoit derrière. C'est en ce lieu que le Capitaine Rigault fut tué la picque à la main. Lui mort, les soldats pensèrent à se sauver dans les Eglises ; les ennemis entrez par cette brèche furent donner à dos sur ceux qui estoient attentifs à la déffense des autres brèches, et tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent par la ville, sans espargner aucun, et sans respect des lieux Saints, ny des Eglises, és voûtes, et clochers desquels ils montèrent, mirent à part les habitans pour leur faire payer rançon, et poignardèrent les soldats, ou les jetèrent du haut en bas des clochers. Le sieur de la Grange sentant que l'ennemy estoit entré dans la ville, se retira en sa maison où, armé de pied en cap, se tint sur la porte de son logis, et là fit la composition au premier capitaine qui se présenta et, par une offre de quatre mille escus, mit sa vie en seureté, et puis après trouva le moyen de s'évader sans payer rançon. Il y eut une vingtaine d'habitans qui se sauvèrent dans la Tour de Corbulo, qu'à présent ils nomment la Citadelle. Le capitaine Chantras estoit avec eux, et par son advis ils rompirent

la montée, ce qui leur donna le respit de parlementer et d'estre reçeus à mercy en payant rançon. Il y eut une autre troupe d'hommes et de femmes qui se sauvèrent dedans la Chambre du Trésor de l'Eglise S^t Spire, où ils furent deux jours, après la prise de la ville, sans estre apperceus, et y eussent esté encores davantage, à cause que l'huis de la montée ne paroissoit point par dehors, estant faite de mesme lambris que le reste de la Sacristie, où est son entrée et sortie ; ils furent descouverts par un Prestre qui vouloit s'insinuer en la grâce des espagnols ; ces habitans se mirent à rançon à douze mille livres en bloc, le fort portant le foible, dont après il y eut un grand procès, pour sçavoir comment cette somme s'égaleroit entr'eux ; et par arrest de la Cour de Parlement d^t dix-septième janvier, mil cinq cens quatre-vingt seize, la somme fut dispersée entr'eux sur le pied de la taille qu'ils avoient payée l'année de leur prise. En tout ce siège et aux assauts, il n'y eut personne de nom entre les ennemis qui ait esté tué, sinon le Marquis de Renty, de la maison de Lalin, qui fut blessé au premier assaut, et s'en alla mourir à Mons en Haynault. Jean-Baptiste Taxis, général des vivres de l'armée espagnole, fut aussi blessé d'un coup de mousquet, et eut bien de la peine à se guérir de sa playe. Attila Ticin de Vincense fut plus heureusement guéry d'un coup d'arquebuse qu'il reçut à la prise de la ville.

En cette année il y avoit quantité de raisins aux vignes, les soldats estrangers en mangèrent si excessivement qu'il en mourut plus de quatre mille de dysenterie ; et à présent on ne laboure guère dans les jardins des faux-bourgs, sans rencontrer de leurs ossements, à cause qu'ils ne prirent pas la peine de porter les corps au cymetière.

Dedans la ville, les ruës et places publiques demeurèrent trois jours remplies de corps morts, gisans tous nuds par terre. Enfin ils furent inhumez et comptez jusques à douze cens, encores que tous ceux qui ont esté dans la ville durant le siège, disent qu'il n'y eut point plus de vingt-cinq habitans de tuez, et environ huit cens soldats ; partant il faudroit qu'il y ait eu trois à quatre cens des ennemis de diverses Nations, qui se soient entretuez en la chaleur du pillage, qui fut si violent, qu'ils ne laissèrent aucune ustancile de ménage qui se peust transporter, que les Fripiers de Paris n'achetassent à vil prix, et l'enlevèrent à Paris. Quelques-uns pour blâmer les espagnols et les rendre plus odieux, les ont chargez d'avoir

usé de violence et d'excès envers les femmes et filles de la ville ; ce qu'ils ont écrit par imagination, car il estoit resté peu de femmes en la ville, et le jour de l'assaut, celles qui estoient demeurées, s'estoient retirées de bonne heure en la Chapelle de l'Hostel-Dieu, et n'en sortirent point que la fureur de la tuerie et du pillage ne fust cessé. Alors elles furent contraintes de payer rançon au capitaine qui s'estoit emparé de la maison (1).

Les vaisseaux sacrez des Eglises, les tiltres, papiers, enseignemens, furent exempts du pillage, ayans esté auparavant mis en lieu de seureté ; ce qui se void non seulement en ce qu'és Eglises de la ville, mais encores en celles des faux-bourgs, sont maintenant parez des mesmes reliques, joyaux, ornemens, tiltres et papiers dont elles usoient auparavant.

(1) Parmi les personnes mises à rançon par les Espagnols, se trouva Madame de l'Estoile, femme de l'historien, auteur du *Journal de Henri IV*, qui raconte ainsi cette mésaventure :

« Le mardi 14 août 1590, veille de la Nostre-Dame, sortit de cette ville de Paris, ma femme, grosse, preste d'accoucher, et emmena avec elle Anne de l'Estoile et mon petit Mathieu avec sa nourrice et sa germaine, et se retira avec ma mère à Corbeil, qui lui fust une chère sortie, et à moi aussi, toutefois comme nécessité et du conseil de son frère, pour la grande famine qui estoit à Paris. On m'acheta ce jour deux œufs, vingt sols ».

Madame de l'Estoile fuyait Paris assiégé par Henri IV et livré à la plus horrible famine. Elle se réfugia à Corbeil, au faubourg St-Jacques, dans la maison du Tremblay, qui appartenait à M^{lle} Miron, probablement sa parente. Lorsque le duc de Parme vint assiéger Corbeil le 22 septembre 1590, il se logea dans cette même maison du Tremblay, et lors de la prise violente de la ville par ses troupes, le 16 octobre suivant, tous les habitants du Tremblay comme ceux de la ville, furent mis à rançon ; Madame de l'Estoile fut taxée à 500 écus qui furent réduits à 150, grâce probablement au duc de Parme, ce qui n'empêcha pas l'Estoile de trouver que ce voyage de sa femme était pour lui *une chère sortie*.

Le duc de Parme



Médaille datée de 1595